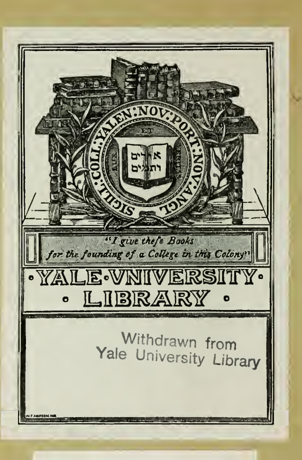

SIGILL:COLL:YALEN:NOV:PORT:NOV:ANGL
"I give these Books
for the founding of a College in this Colony"
•YALE•VNIVERSITY•
• LIBRARY •

PHILTRES

CHARMES, POISONS

ANTIQUITÉ, MOYEN AGE

RENAISSANCE

TEMPS MODERNES

Par M. Émile GILBERT

PHARMACIEN, EX-INTERNE DES HÔPITAUX DE PARIS

LAURÉAT DES SOCIÉTÉS DE PHARMACIE DE FRANCE

OFFICIER D'ACADÉMIE

PARIS

F. SAVY, Éditeur

Boulevard Saint-Germain, 77

1880

OUVRAGES DU MÊME AUTEUR

1863. — Essai historique sur les poisons, suivi d'une esquisse sur la pharmacie au moyen-âge depuis la période arabe. — In-8°, 300 pages.

1869. — Passe-temps historique et scientifique. — In-8°, 318 pages ; renfermant :
1° Histoire des vins, de la bière, de l'hydromel, dans l'antiquité ;
2° L'Alchimiste Bazile Valentin ;
3° Le Feu grégeois, étude historique et critique ;
4° Notes pour servir à l'étude des engrais dans l'antiquité.

1875. — Les Moines au moyen-âge, leur influence sur l'étude des sciences chimiques, naturelles et pharmaceutiques. — In-8°, 296 pages.

1876. — Coup-d'œil sur les poisons et les sciences occultes, depuis l'antiquité jusqu'au XVIII[e] siècle. — In-8°, 60 pages. (Mémoire couronné au concours du congrès des Sociétés de pharmacie de France, à Clermont-Ferrand, août 1876).

1878. — Les Sorciers en Bourbonnais, avec l'origine de la sorcellerie druidique dans le département. — In-8°, 87 pages.



CHAPITRE Ier

CHAPITRE I

Origine probable des philtres.

L'art sacré (1), les initiations aux mystères d'Eleusis, nous paraissent être l'origine probable des pratiques mystérieuses et souvent coupables où figuraient les philtres et les boissons enchantées.

Les breuvages mystérieux, pris après des jeûnes plus ou moins prolongés, étaient préparés de manière à procurer aux récipiendaires certaines visions, certaines hallucinations déterminées.

La base de ces breuvages était formée de plantes pharmaceutiques dont on connaît aujourd'hui les propriétés : elles sont presque toutes vénéneuses.

L'art de les préparer passa de l'Egypte dans la Grèce, et, comme il arriva pour tant d'autres choses, les Grecs transmirent ce secret aux Romains.

Ainsi, dès la plus haute antiquité, les poisons étaient connus; certaines sectes religieuses savaient préparer les plus énergiques et s'en servaient dans un but criminel.

Cependant, l'histoire des poisons dans les temps reculés est aussi obscure que celle des premiers peuples : leur développement suit celui des passions et des vices de l'homme ; mais s'ils font leur apparition sur

(1) Dans l'antiquité et même au moyen-âge, toutes les connaissances étaient confondues sous la dénomination générale de philosophie : de même au temps des initiés de Thèbes et de Memphis, le nom d'art sacré désignait la connaissance de tous les secrets de la nature. — On se servit plus tard du mot *chemia* ou chemeia (origine de chimie) sans que, toutefois, le térme ait été adopté dès l'origine, comme il le fut plus tard par toutes les nations. Les prêtres de l'Egypte; avaient leur laboratoire dans les temples, sous les yeux du peuple; ils n'étaient pas seulement les représentants de la divinité, ils semblaient participer en quelque sorte à la nature divine, et le vulgaire était persuadé que *l'art sacré* pouvait faire en petit ce que le Créateur avait fait en grand

la terre en même temps que le crime qu'ils favorisent si puissamment, ils se cachent comme lui, et par conséquent il est difficile de préciser l'époque de leur vulgarisation.

Le premier de tous les auteurs qui s'en soit occupé est Orphée, médecin poète, qui vivait avant Homère; son poème *de Lapidibus*, traite de poisons végétaux et des pierres précieuses considérées comme antidotes.

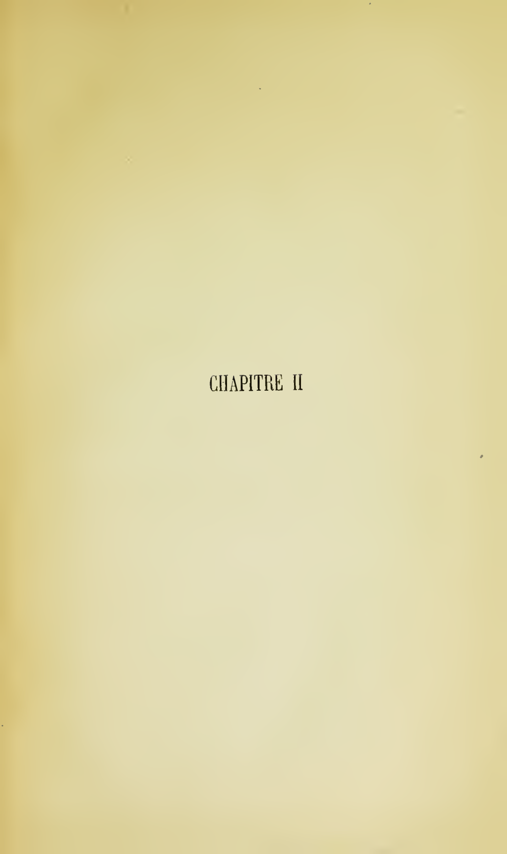
Dans ce poème qui a pour but de démontrer l'utilité des antidotes, Théodomas, fils de Priam, explique à Orphée les propriétés des pierres. Il énumère celles de la *topaze*, du *jaspe*, de *l'opale*, du *lépidote*, du *chrysolite*, de l'*aimant*, du *rubis*, de l'*émeraude*. La famille de Laomédon et les rois de Troie interviennent dans le récit. Il est probable qu'en ces temps d'appétits vigoureux, où les convives mangeaient, dit-on, chacun un bœuf par repas, et absorbaient une quantité proportionnée de vin, l'*améthyste* fut en grand honneur, car elle avait la réputation d'affranchir de l'ivresse celui qui en était paré; cependant, soit par oubli, soit qu'il la confonde avec une autre, Orphée ne l'a point nommée.

Homère, le prince des poètes, vient, après Orphée, confirmer l'existence des boissons enchantées et des philtres. Il raconte que la coupe de Circé contenait un poison qui avait la propriété de changer les hommes en bêtes. Est-il besoin de dire que l'ivresse et la débauche dans lesquelles sont parfois bestialement plongés les hommes, lui ont fourni l'idée de cette saisissante métamorphose?

Les historiens grecs et romains qui ont peint les mœurs de la Grèce corrompue et de Rome dégénérée, nous racontent une foule d'épisodes où figurent les breuvages, les philtres; ce qui prouve d'une manière certaine que les connaissances pharmaceutiques des faiseurs de prodiges à cette époque étaient très-étendues.

Les limites de ce travail succint ne nous permettent pas d'entrer dans les détails; mais nous avons tenu à citer au moins le nom de deux poètes qui, dès la plus haute antiquité, nous donnent quelques notions de ces breuvages enchantés. Ce point de départ établi, poursuivons notre rapide étude.

———



CHAPITRE II

CHAPITRE II

L'ancienne Rome. — Les philtres. — Les Magiciennes. — Apulée. Meroë. — Lucius. — Pamphile.
L'empereur Néron; ses croyances aux philtres et à la magie.
Ses talismans. — Tiridate et ses Mages. — Simon le Magicien.

L'antiquité, et surtout l'ancienne Rome, nous montre fréquemment des femmes étranges qui exerçaient le métier lucratif de sorcières. Ces femmes se livraient à toutes sortes de pratiques coupables, sous prétexte de deviner l'avenir et de prédire la bonne fortune; elles possédaient le secret de breuvages capables de procurer des songes extatiques et, selon elles, de faire aimer, haïr ou souffrir ceux qui les avaient pris.

On croyait que ces sorcières, par leurs enchantements, faisaient descendre les astres des cieux; on leur attribuait le pouvoir d'arrêter les vents les plus furieux, de faire sortir les morts de leurs tombeaux. Mais leur plus grande force consistait dans la manipulation de plantes malfaisantes qui, administrées en breuvages, produisaient des effet singuliers qu'elles connaissaient, et que, par conséquent, elles pouvaient prédire à coup sûr.

Et encore si elles s'étaient simplement bornées à la vente de substances plus ou moins actives, le mal eût été moins grand; mais ce qu'on ne peut rapporter sans frémir d'horreur, elles ne craignaient pas de sacrifier de jeunes enfants pour composer leurs philtres infâmes.

Ainsi Horace, dans l'épode V, ne raconte-t-il qu'en les couvrant d'imprécations, les sacrifices nocturnes et les redoutables pratiques de Canidie. Plus d'une fois la justice elle-même fut saisie, et l'on sait que Cicéron plaida contre le philosophe pythagoricien Vatinius, qui était accusé de sacrifier aux dieux infernaux les cadavres de jeunes enfants et de composer des breuvages enchanteurs et funestes.

A propos de philtres et de sorciers nous ne pouvons passer sous silence le nom d'Apulée. Cet auteur paraît avoir une grande compétence en cette matière, car il décrit longuement les pratiques et les cérémonies bizarres auxquelles se livraient les magiciens, les pythonisses, les sorcières, et les devineresses. D'après lui toutes les magiciennes venaient de Thessalie.

2

Auteur des *Métamorphoses*, ouvrage plus connu sous le nom de l'*Ane d'or*, Apulée est un écrivain latin, contemporain du satirique grec Lucien; il naquit à Madaure, colonie romaine, l'an 114 après Jésus-Christ, vers la fin du règne de Trajan. Il passa ses premières années dans les écoles puhliques de Carthage, et après avoir étudié tout ce qu'on y enseignait, il se retira à Alexandrie, dernier asile des sciences ct de la philosophie, ajoutant, dit-on, à ses connaissances variées et étendues la pratique dc la magie. Il avait auparavant parcouru l'Orient et la Grèce, visitant les divers sanctuaires, se faisant initier à des pratiques et des rites mystérieux. De là lui vint unc réputation dangereuse qui faillit trouhler sa hrillante carrière. En effet, comblé d'honneurs par ses compatriotes, marié à Pudentilla, une riche veuve, il ne put éviter la haine et la jalousic de la famillc de sa femme. Ses parents l'accusaient d'avoir séduit par des philtres et des enchantements magiques celle qu'il avait épousée.

Quelque puérile que fût cette accusation de magie intentée à Apulée, il cst aisé de voir par ses œuvres de philosophie que, commc la plupart dcs philosophes de son temps, il avait introduit dans la doctrine platonicienne un élément surnaturel et la croyance à des puissances occultes.

Ses Contes merveilleux, curieux tahleau de la superstition chez les anciens, attestent en effet sa prédilection pour les œuvres de la magie. Nous n'avons pas l'intention de donner l'analyse de cet ouvrage, quelquc piquant qu'il puisse être, cela nous entraînerait trop loin ; nous dirons sculement quelques mots, d'après lui, de la terrihle magicicnne Meroë, connue dcs Indiens et des Éthiopiens, « et à qui rien n'était impossihle », puisqu'elle pouvait, suivant sa volonté, ahaisser les cieux, solidifier les eaux, liquéfier les montagnes, ohscurcir les astres.

Par ses philtres et scs conjurations elle avait changé son mari en castor; elle métarmophosa en grenouillc un caharetier qui cherchait à lui enlever ses pratiques, car, à sa profession de sorcière, elle joignait cellc de caharetière; et l'on vit le caharetier grenouille nager dans un tonneau ct arrêter d'une voix rauque ses anciens chalands qui menaçaient de lui être infidèles. Enfin, toujours par la terrible puissance de ses philtres, elle changea en bélier un avocat qui avait plaidé contre elle; et c'est, dit-on, sous cette forme qu'il avocasse encore.

Apulée nous fait aussi pénétrer dans la maison dc la fameuse sorcière Pamphile. — Il nous conduit sur la terrasse située sur le haut de la maison, d'où elle découvrait l'oricnt et l'occident ; il nous montre étalées devant clle des plantes aromatiques, la *sariette*, la *sauge*, le *myrte*, des lames d'airain couvertes de caractères mystérieux, des morceaux de bois de navires naufragés, des vases pleins de lait et d'hydromel. Plus loin sont des réchauds ardents où doivent hrûler les parfums, l'*encens mâle* et la *verveine résineuse*.

Pamphile, d'après Apulée, avait le pouvoir de se changer en oiseau pour voler auprès de celui qu'elle aimait. Cette métamorphose s'opérait à l'aide d'une certaine pommade dont ellc s'enduisait le corps ; pour rcprendre sa forme naturelle, elle rompait le charme en mangeant des roses. Il paraît, toujours d'après la même autorité, que les onguents de Pamphile n'avaient pas tous le même genre de vertu, car un certain

Lucius ayant pénétré dans la demeure de la sorcière, pendant son absence, et voulant aussi se transformer en oiseau, se trompa de pot, se frotta d'une pommade différente, et au lieu de devenir oiseau fut changé en âne. — C'est sous cette forme qu'Apulée le promène au milieu des aventures les plus extraordinaires, ayant conscience de son état, mais ne parvenant à rompre le charme dont il était victime qu'en broutant des roses qu'un hasard bienfaisant mit enfin à sa portée.

Toutes ces histoires, tous ces contes montrent suffisamment combien l'imagination des anciens était frappée des prodiges de la magie. — Quelle stupeur ne devaient pas ressentir ces hommes, dont l'ignorance était si grande, quand ils étaient sous l'impression directe d'un breuvage fait de plantes dont ils ne soupçonnaient nullement les propriétés stupéfiantes et vénéneuses! L'étude des philtres et des préparations pharmaceutiques des anciens, dont on connaît aujourd'hui la composition et les propriétés, prouve que sous l'influence de certains narcotiques l'esprit de l'homme est tellement bouleversé qu'il se croit volontiers soumis au même état, à la même condition, aux mêmes vicissitudes que les héros de la fable. — Administrées à fortes doses, sans pourtant occasionner la mort, certaines substances anéantissent complétement les facultés intellectuelles, ou les prédisposent merveilleusement aux choses surnaturelles et invraisemblables. — Les songes qu'elles provoquent le démontrent assez ; quant aux effroyables effets de semblables pratiques, l'histoire ancienne nous en fournit des exemples nombreux et irrécusables, Dans l'ancienne Rome, surtout sous le règne de Néron, l'engouement pour les philtres fut poussé aux dernières limites, quoiqu'on vît souvent, d'après Pline, les adeptes de ces folles entreprises trouver la mort au milieu même de ces coupables cérémonies. — Les plaisirs que recherchait si ardemment le peuple-roi, au sein de sa décadence, n'avaient d'autre but que d'assouvir de criminelles passions; ceux qui s'y abandonnaient ne songeaient point aux terribles ravages que pouvait produire dans leur organisme l'emploi de ces breuvages irritants et empoisonnés.

C'était à Rome que la fortune distribuait principalement ses faveurs ; aussi les intrigants et les industriels de toute espèce y venaient-ils de tous les coins du monde pour exploiter les vices des grands et la corruption du peuple, et flatter à beaux deniers comptants les espérances des ambitieux; il n'est peut-être pas un sénateur à qui son astrologue n'ait prédit l'empire. Les sorcières de Thessalie, qui vendaient des philtres, y coudoyaient les mages de Chaldée, qui prédisaient l'avenir, les saltimbanques, les psylles, les charmeuses de serpents, les danseuses d'Antioche ou de Cadix, les belles courtisanes de l'Asie. C'étaient surtout des Grecs, odieux à Juvénal, qui exerçaient ces fructueux métiers : ils avaient le talent de pénétrer les secrets des familles, et par suite de se faire craindre dans les grandes maisons où ils s'insinuaient; ils gouvernaient la femme, les enfants, les esclaves, les amis; ils séduisaient jusqu'à l'aïeule; ils imposaient jusqu'à la forme de leurs habits, jusqu'à leur langage : le costume national fut abandonné ; les morts seuls prenaient la toge pour aller au bûcher. Pour entendre parler latin, il fallait aller aux champs,

car les enfants de Romulus imitaient tout des Athéniens; c'est avec fureur qu'ils aimaient leurs plaisirs ; ils adoptaient leurs vices, tout se faisait à la grecque, dit Juvénal. (1)

Quand on réfléchit à la corruption des mœurs païennes, au luxe effréné de cette époque, aux débauches inouïes, aux patrimoines dévorés par le jeu, il est aisé de se rendre compte du crédit que devait obtenir, dans cette atmosphère de vices, la science des devins et des sorciers, et même des empoisonneurs ; les uns prédisant la mort d'un riche parent, les autres l'exécutant ou la rendant plus prompte.

C'est dans ce but que l'empoisonneuse Locuste avait établi son laboratoire de poisons au Palatin. Là, dans un appartement reculé, sous les yeux du maître attentif et soupçonneux, se faisait sur de pauvres esclaves dont la vie comptait pour bien peu, l'*experientia in anima vili* de quelque préparation nouvelle, destinée à rendre prématurément immortels les Claude et les Britannicus. Quand l'exemple venait de si haut, que ne devait pas oser une aristocratie corrompue, un peuple dépravé? Aussi les magiciens, dont on bannissait avec ostentation quelques adeptes, étaient-ils secrètement soutenus et gorgés de richesses; il en venait de toutes parts à Rome, mais surtout de la Thessalie, du Pont et de l'Arabie. Leur art, presque toujours accompagné de pratiques étranges, de visions et de prodiges, se divisait en deux branches principales: la confection de remèdes, parfois inoffensifs, mais souvent nuisibles, et la préparation des philtres amoureux.

A la classe des prétendus remèdes appartenaient, pour ne citer que ces deux cas entre mille, l'onguent dont parle Suétone, appelé l'*onguent de Colombus,* parce qu'il avait servi à panser, par ordre de Caligula, et à faire mourir le gladiateur Colombus, dont l'empereur était jaloux pour n'avoir pas su le vaincre l'épée à la main; et le gargarisme mortel que Néron fit donner à son ancien précepteur, Burrhus, dont la complaisance, bien grande cependant, pour les crimes de son terrible élève, paraissait prête d'être épuisée. Néron ne pouvait étouffer les cris de sa conscience; le crime commis, il lui fallait, pour calmer ses remords, avoir recours à la superstition. Voilà pourquoi son palais somptueux de la Maison d'Or renfermait des talismans qui devaient, croyait-il, le protéger contre tout danger; mais que peuvent les talismans contre la révolte d'une conscience bourrelée? Son lit et les parois de l'alcôve impériale étaient incrustés de pierres précieuses, à la vertu magique desquelles il avait grande foi. C'était la corne d'*Hammon*, une pierre couleur d'or qui procurait des rêves prophétiques; le *jaspe*, favorable à ceux qui doivent prononcer une harangue; l'*améthyste*, qui empêche l'ivresse en écartant les maléfices; et l'*agate sacrée* de l'île de Crète, qui prévient la morsure des araignées et des serpents. Malheureusement, on peut croire qu'une main ennemie glissa furtivement dans l'écrin de l'empereur la pierre noire avec des teintes de sang, le *baroptène*, qui inspire des mons-

(1) .... Omnia Græci
Quid ultra ....
Concumbunt Græci.
(Juvénal, S. VI, v. 202.)

truosités. Déchiré de remords, redoutant les châtiments d'une justice inconnue, Néron voulut sonder les secrets de l'Orient. Ce fut le motif qui le poussa à recevoir en grande pompe le roi des Parthes, Tiridate, qui appartenait à la religion des Mages. Il avait l'ardent désir d'être initié par les prêtres de sa secte aux secrets de la magie. Ceux-ci, en effet, employaient pour leurs enchantements les plantes aromatiques, la *myrrhe*, l'*encens*, le *laurier*. Au moyen de ces plantes, ils prétendaient arriver à la divination, et forcer les ombres à s'entretenir avec les vivants. Néron combla donc de présents Tiridate et ses Mages; il leur demanda d'être initié aux mystères de leur science occulte. Toutefois, après quelques expériences infructueuses, il y renonça. Pour expliquer leur peu de succès, les prêtres de Tiridate dirent que la nature refusait de livrer ses secrets à ceux qui avaient des taches de rousseur sur la peau. Mais Néron resta convaincu que l'art des philtres et des enchantements n'était que l'art perfectionné des empoisonnements, ce dont il fit malheureusement une application trop grande.

Pour étouffer ses remords, après le meurtre d'Agrippine, il eut recours aux philtres, se soumettant aux pratiques mystérieuses recommandées par les curions pendant les visites nocturnes des lémures. Vers minuit à l'heure du sommeil profond où cessent les aboiements des chiens (1), on aurait pu le voir sortir de sa chambre nu-pieds, et faisant claquer ses doigts pour épouvanter les ombres, se laver trois fois les mains dans de l'eau de *myrte*, en avaler quelques gorgées, puis rentrer en jetant une à une derrière lui des *fèves noires*. Il croyait que l'ombre le suivait sans être aperçue et ramassait les fèves, pendant qu'il prononçait par neuf fois des paroles consacrées; il plongeait une dernière fois ses mains dans l'eau aromatique, et frappait sur une plaque d'airain pour effrayer le fantôme, et le conjurait de quitter son toit. Ce fut après avoir employé les moyens conseillés par les curions, que Néron, pour se soustraire aux obsessions qui troublaient ses nuits, se jeta avec ardeur dans les arcanes des sciences occultes.

Sur ces entrefaites, toujours avide de choses surnaturelles, il entendit parler de Simon, dit le Magicien. Accompagné d'une femme nommée Hélène, ce fantastique personnage, qui se donnait tantôt pour Jupiter, tantôt pour un des *Eons* (esprit intermédiaire entre Dieu et l'homme, dont les néo-platoniciens d'Alexandrie définissaient le nombre et la nature comme chacun d'eux l'entendait) faisait briller des flammes au-dessus des eaux, et au moyen de préparations stupéfiantes procurait des visions et des hallucinations à ceux dont il voulait faire ses adeptes. Très-avantageusement secondé par sa comparse, qui jouait le rôle de Sibylle, étant elle-même sous l'influence de philtres, il exposait ses systèmes prodigieux et enchanteurs. L'empereur résolut de le voir, l'accueillit, et il fut dans la suite en grand crédit au Palatin. Cet imposteur, pour flatter César, entreprit de confondre les chrétiens, dont il voulait anéantir la doctrine, en affirmant la sienne par des prodiges et la magie. Il résolut,

(1) Nox ubi jam media est somnoque silentia prœbet.
Et canes, et variæ conticuistis aves....
(Ovide, *les Fastes*, lib. V, v. 240)

par sa seule puissance, de s'élever dans les airs. Néron, extrêmement curieux de tout ce qui était extraordinaire, le mit en demeure d'exécuter ce qu'il avait promis. Tout convenu ; l'épreuve se fit dans un théâtre de Rome, au cirque même, où Suétone nous apprend qu'un nouvel Icare s'éleva dans les airs, mais après le premier élan, il tomba devant l'empereur, qu'il couvrit de sang. Simon fut emporté hors du théâtre, les jambes cassées. Quant à Néron, il ne voulut plus entendre parler du magicien. Celui-ci ne pouvant survivre au dédain de l'empereur, se jeta du haut de son logis et se tua. Le tyran cependant ne trouva rien, chez les devins ni chez les philosophes, de ce qui pouvait flatter ses passions; les mages et les sorciers ne pouvaient rien lui apprendre de ce qu'il voulait savoir, les philosophes lui auraient appris ce qu'il voulait ignorer; plein de colère, il engloba dans la même persécution les chrétiens et les philosophes. La magie, l'art de confectionner les philtres prospérèrent soit à ciel ouvert soit dans l'ombre. Néron s'en servit alors comme d'une arme contre ses sujets inoffensifs, et on peut affirmer que la mort d'un grand nombre de Romains illustres fut causée par les philtres empoisonnés sortant du laboratoire de Locuste. En effet les magiciens et les sorciers de l'ancienne Rome variaient l'apparence de ces philtres et en déguisaient le goût : par des doses graduées ils pouvaient en modérer l'effet et reculer le dénouement fatal d'un ou plusieurs mois; le malheureux dont les jours étaient comptés, tombait dans l'asthénie, le marasme et se consumait peu à peu jusqu'au moment où il exhalait son dernier soupir.

Quelles substances entraient dans la composition de ces philtres? il serait difficile de le dire d'une manière précise. On peut cependant sans crainte de trop se tromper, admettre que l'*arsenic* et l'*aconit* en étaient les principaux éléments.

En effet, l'exploitation des mines d'arsenic allait toujours en se développant; il fallait donc que le commerce de cette substance pernicieuse fût prospère. Quant à l'*aconit*, si la culture en fut prohibée sous peine de mort par une loi de Trajan, non seulement dans les jardins de Rome, mais de tous ceux de l'empire, n'est-ce pas que les sucs de cette plante vénéneuse étaient trop connus et d'un usage trop fréquent?



CHAPITRE III

CHAPITRE III

Des philtres proprement dits. — Plantes employées à leur composition.
Vertus attachées à leurs propriétés.
Mode d'administration. — Les Pythonisses, etc.

Les sciences naturelles sont si vastes, leur horizon tellement étendu, qu'on y rencontre à chaque instant des épisodes nombreux, interprétés par les auteurs d'une façon qui varie avec le temps, les impressions et les circonstances. L'homme, en effet, soit par curiosité, soit même par superstition, soit aussi dans le but de se procurer un soulagement dans les maux qu'il éprouve, s'est de tout temps appliqué à connaître et à scruter la nature. Aussi voit-on, dès la plus haute antiquité, les Tyriens offrir chaque année à Cadmus, qui le premier en a enseigné l'usage, les prémices des plantes réputées pharmaceutiques.

Mais, toutefois, que de conjectures et d'opinions diverses ont été émises, et combien aussi d'historiens n'ont-ils pas exposé à ce sujet des idées les plus incertaines et, trop souvent aussi, les plus bizarres et les plus hasardées.

Le livre des *trente-six herbes* servant à la composition des philtres et à la révélation des horoscopes, attribué à *Hermès-Trismégiste*, a été traité par Galien comme un travail d'imagination et de pure fantaisie; Pline lui-même n'hésite pas à traiter de superstitieux Orphée et Démocrite, qui, l'un et l'autre, écrivirent sur les vertus des animaux, des plantes et des pierres précieuses, les opinions les plus insensées et les plus extravagantes.

Néanmoins, il est curieux de considérer le sujet qui nous occupe, et dont nous avons entrepris aujourd'hui l'étude, au point de vue du fabuleux.

Les exagérations qui s'y rencontrent montrent jusqu'à quel point on a, dans tous les temps, abusé de la crédulité populaire. Aussi ne doit-on accepter pour véritables que les faits confirmés par des expériences suffisamment concluantes, attestées en même temps par des auteurs dignes de foi.

La *sympathie* et l'*antipathie*, attribuées par les anciens naturalistes à l'action de plantes dont ils ignoraient souvent les effets certains, n'ont fait qu'agrandir l'emploi des *philtres et des boissons enchantées.*

Suivant Balthazar Garcian, la sympathie pouvait se communiquer entre deux personnes, et à leur insu, par l'emploi d'une plante dont il ne donne pas le nom, mais qui possède pour propriété exclusive d'établir « *une parenté de cœur ou de génie* ». L'insensé critique Cardan ne pouvait, en semblable matière, ne pas apporter son tribut. Aussi, dans sa *De Subtilitate*, lib. VIII, il résout la question d'une façon tout homœopathique. *Similia similibus egregie juvantur*, dit-il : un philtre composé de suc de plantes ayant de la ressemblance avec certains organes du corps agira plus agréablement et plus spécialement sur eux. Le citron, fruit qui a la même configuration que le cœur, donne son suc, qui, mêlé à un philtre, suscitera des aspirations généreuses, cordiales et sympathiques. L'*Asarum*, dont la forme se rapproche de celle de l'oreille, donnera la facilité à ceux qui s'en serviront de pouvoir, tout en parlant très-bas, se faire entendre à une distance prodigieuse de la personne envers laquelle ils éprouvent une douce et tendre sympathie.

Cependant, quoi qu'en disent Balthazar Garcian et Cardan, ils se trouvent bien distancés par Pline, qui très-sagement s'exprime ainsi : « Ces effets de sympathie naturelle sont incertains et cachés à nos yeux « par le voile majestueux de la nature (1) ».

Il appartenait à un Français, à notre immortel Corneille, d'apporter à la définition de ce sentiment le sceau de sa noble nature et l'ampleur de son cœur généreux. Ce caractère, tendre et ferme à la fois, se révèle tout entier dans ces beaux vers qui, par leur signification, démontrent qu'il existe chez l'homme *quelque chose d'infini* qui sait rapprocher deux intelligences aptes à se comprendre, deux natures identiques : c'est nommer la *sympathie :*

« Il est des nœuds secrets, il est des sympathies;
« Dont par les doux rapports les âmes assorties,
« S'attachent l'une à l'autre et se laissent piquer
« Par ce je ne sais quoi qu'on ne peut s'expliquer.

Ce *je ne sais quoi*, qui sait à lui seul concilier une inclination mutuelle entre deux âmes, est sans contredit le plus puissant des *philtres.* — Il est, en effet, honorable et loin d'être marqué du caractère dégradant de ceux dont ordinairement se servaient de criminels sorciers. Ridicules et contre nature, ces breuvages dont l'étymologie vient du mot grec *aimer* (2) étaient plutôt capables d'inspirer la folie que tout autre sentiment.

C'est surtout dans l'ancienne Rome que la science des sorcières, des marchands de philtres et des parfumeuses savait se déployer, grâce à leur nombreuse clientèle.

Ces devineresses, ces charmeuses exerçaient sur la multitude un ascendant fanatique. Hélas ! de nos jours le peuple n'en est point complétement encore désabusé, et, malgré les progrès des siècles, les habitants

(1) Omnia incertâ ratione, et in naturæ majestate abdita (Pline, lib. 11, c. 37).

(2) φιλειν.

de certaines contrées ressemblent à ces stupides Romains de la décadence!

Quiconque lit attentivement les auteurs anciens est frappé de la multiplicité des cas dans lesquels le prétendu pouvoir magique était employé.

C'est à ce dessein que nous avons signalé le type de Méroée et de Pamphile, sorcières de l'antiquité, car nous aurons l'occasion de démontrer plus loin que les liniments renfermant des drogues pharmaceutiques produisent des hallucinations et des vertiges.

On est en droit de se demander quelle était, à cette ancienne époque, la connaissance toxicologique, principalement surtout celle des substances végétales servant à la composition des boissons qui font le sujet de cette étude. Il est facile de répondre :

Orphée, en effet, dans son poëme des *Pierres*, parle de différents poisons tirés des végétaux et du règne animal et de quelques pierres précieuses que l'on considérait comme antidotes.

Cependant, il ne nomme pas l'arsenic. Ce métal n'est pas non plus compris au nombre de ceux qui se trouvent mentionnés dans les œuvres d'Homère; il n'y est question que du *fer*, du *cuivre*, du *plomb*, de l'*argent*, de l'*étain* et de l'*or*. Néanmoins, il ne serait pas téméraire de conclure, d'après cette énumération, que certains cas d'intoxication, soit fortuite, soit intentionnelle, par les minéraux, purent se produire dès cette époque sans que les hommes de l'art aient cru devoir s'en occuper d'une manière spéciale. Ce qui le prouverait, c'est que, dans un passage de l'*Odyssée*, nous voyons que les criminels se servaient du pain pour dissimuler le poison destiné à leurs victimes.

Les Grecs contemporains d'Hippocrate n'avaient pas sur les poisons des connaissances aussi étendues que les savants égyptiens. Il résulte, en effet, des récentes études de MM. Maspero et Chabas sur le papyrus Ebers, qu'un des six livres médicaux de Thoth traitait de la pharmacologie égyptienne. — Dans ce livre, il est question des baumes, des pommades, des onguents, des liniments : si les simples et les minéraux étaient employés par la médecine égyptienne, peut-on admettre qu'elle négligeât complétement les herbes toxiques?

Sans aucun doute, la connaissance de la caste sacerdotale de ce singulier peuple, et l'emploi qu'elle savait faire à propos des substances toxiques, contribuèrent, non moins que son rang, à la faire accepter comme composée d'êtres d'une race supérieure.

Ainsi, dès les temps les plus reculés, on a connu divers poisons, et on en a fait usage, soit dans un but criminel, pour satisfaire la vengeance ou la cupidité.

Si le silence prescrit par les lois au sujet des poisons, et recommandé par les maîtres de la médecine, fut rompu par des hommes comme Hippocrate, pouvait-il être mieux observé par les médecins poètes? Nous ne sommes donc point étonné des indiscrétions de Nicandre, de Colophon, contemporain d'Attale, qui, dans ses deux ouvrages de *Theriacâ* et *Alexipharmacis*, donne, sous la forme séduisante de la poésie, des

renseignements assez détaillés sur les animaux venimeux et les poisons végétaux.

Les poëmes, outre le charme des vers, avaient pour les savants le mérite de renfermer des idées physiologiques pleines d'intérêt, et, pour le vulgaire, l'attrait malsain, mais irrésistible, de traiter de matières dangereuses; ils durent donc être fort recherchés et contribuer aux progrès de cette branche, trop souvent criminelle, de la science.

Nicandre énumère les poisons tirés du règne végétal, en commençant par l'*opium*. Il fait connaître les propriétés de la *jusquiame blanche et noire* et des plantes qui suivent : *mandragore*, *ciguë*, *aconit*, *colchique*, *daphné mezereum*, *ellébore*, *herbe sardonique*, *renoncules*, *bryone*, *champignons*. Il range parmi les animaux venimeux : le *crapaud*, la *salamandre*, la *sangsue*, le *lièvre marin*, le *bupreste*, la *cantharide*, etc., etc.

OPIUM

On a eu tort évidemment de contester aux anciens la connaissance de l'opium ; ils le connaissaient si bien qu'ils faisaient une différence bien tranchée entre l'*opion*, le *meconion* et enfin le *diacodion*.

Hérodote, qui s'est occupé de l'opium, parle expressément du *miconion* et décrit la manière de le préparer. — L'*opion* s'obtenait en faisant, par des temps secs, des incisions longitudinales sur la tête des pavots; le suc qui en découle se durcit et on en fait des trochisques.

Mais le *meconion* des anciens n'est point notre opium, il a bien moins de force (*multum opio ignavior*) (1). Le *diacodion* se préparait en faisant bouillir les têtes de pavots sauvages dans l'eau; on passait la décoction à travers un linge, on reprenait la colature avec du miel, et l'on évaporait à réduction de moitié ; c'était à peu près le sirop *diacode* de nos pharmacies.

L'ancienne Rome s'occupait avec beaucoup d'ardeur de la culture de l'opium. — Tarquin le Superbe fit abattre les têtes de pavots de son jardin en présence des ambassadeurs que son fils lui avait envoyés (2). — Cette action par elle-même n'offrait rien d'insolite, si sa signification n'eût pas été capitale : Sextus Tarquin s'était emparé de la ville de Gabies par trahison; ses habitants ne voulaient point accepter le joug des Romains vainqueurs. Ne sachant comment agir, il envoie à son père des ambassadeurs pour lui demander la conduite qu'il avait à tenir dans la circonstance. — Sans dire un mot, Tarquin se lève, passe dans son jardin et, suivi des envoyés de son fils, coupe en leur présence la tête des pavots les plus élevés; ce fut là sa réponse. Sextus comprit, vit ce que cela voulait dire, mit à exécution le conseil, en faisant décapiter les grands de la ville et les principaux chefs qui ne voulaient pas se soumettre.....

On rapporte que c'est avec un philtre dans lequel il entrait de l'opium que Cécina, ancêtre de Mécène, se fit mourir. Des magiciens en faisaient absorber quelquefois pour simuler la mort et opérer par cela même des résurrections inattendues. « Car, dit Nicandre, celui qui boit un philtre

(1) Pline, Hist. nat., lib. XX.

(2) Pline, Hist. nat., lib. XIX.

dans lequel entre du suc de pavot tombe dans un profond sommeil, *sa face pâlit et ses yeux ternes lui donnent l'aspect d'un mort..... »*

Quand ils ne tuaient pas, ces philtres altéraient plus ou moins la raison, ou jetaient dans une sorte de frénésie qui se terminait souvent par le suicide. L'histoire enregistre que si Caligula devint le monstre que l'on sait, il le dut, dit-on, au breuvage d'Hippomane que lui fit prendre la belle Césonie, sa quatrième femme.

JUSQUIAME Après l'opium vient la *jusquiame*. C'était surtout l'infusion de sa graine qui servait dans la préparation des philtres; on en distinguait, comme aujourd'hui, deux sortes : la blanche et la noire. — Elle passait pour causer la folie momentanée. — Le récit des hallucinations qu'elle donne est fort curieux. Des magiciens firent avaler à une malheureuse femme un philtre préparé avec cette plante : elle fut saisie de vertiges, au milieu desquels il lui semblait que sa tête était détachée de ses épaules, tandis que son corps errait vaguement dans l'air. Ils employaient la jusquiame pour occasionner des espèces de visions étincelantes, dans lesquelles des points lumineux se succédaient et se précipitaient en pluie d'or, phénomène auquel on appliqua plus tard le nom de *Berlue-Danaé*.

Les Egyptiens faisaient un usage fréquent de la jusquiame pour calmer leurs enfants, et on croit que le sultan Sélim II s'en servit pour dissiper le chagrin que lui causa la perte de son trône. D'après Virey, elle serait entrée dans la composition du breuvage qu'on offrit en Perse au voyageur Kempfer, à la fin d'un magnifique repas, ce qui lui fit éprouver des joies inexprimables.

Quoiqu'il en soit, l'usage des jusquiames se trouvait répandu dans l'antiquité.

Dioscoride et Galien mentionnent leurs propriétés. Mais, d'après Richard, leurs descriptions ne se rapportent point à la jusquiame noire de Linné. Ajoutons, en terminant, qu'elle était usitée dans les philtres dont les magiciens se servaient pour frapper l'esprit de terreur, car elle occasionnait un délire dans lequel les objets les plus minimes prenaient les plus grandes proportions.

MANDRAGORE La mandragore est célèbre dans les annales de la superstition; les rochers solitaires, l'ombre des cavernes du beau climat de la Grèce et de l'Italie sont les lieux qu'elle préfère. On croyait que son influence accordait la faveur de la maternité aux épouses stériles; on racontait qu'elle épouvantait les sorciers; d'anciens livres représentent ses racines offrant des formes humaines. Les magiciens s'en servaient pour leurs sortiléges, après les avoir transformées en grossières figures d'hommes. C'est sous cette forme qu'elle se trouvait au pied des gibets, renaissant ainsi des débris des suppliciés, et la crédulité populaire ajoutait que l'on ne pouvait l'arracher sans s'exposer à la mort.

Il est curieux de voir les pratiques mystérieuses ordonnées par les anciens pour se soustraire à tout danger, lorsqu'on voulait extirper les racines de cette solanée merveilleuse. Ne se contentant pas d'accorder des vertus extraordinaires à la mandragore, ils prétendaient qu'elle

était douée de sensibilité, et que, jouissant de la faculté de s'exprimer, elle poussait des gémissements quand on l'arrachait du sol natal : c'était pour cela que l'on prescrivait à ceux qui allaient l'arracher de se boucher les oreilles, afin qu'ils ne fussent pas attendris par ses cris.

Théophraste et Pline ont décrit les cérémonies qu'il fallait faire pour cueillir la mandragore. Pierre Lambécius a publié la description d'une peinture qui se trouve dans un manuscrit de Dioscoride, qu'on croit être du ve siècle.

Cette image représente, sur un fond bleu, Dioscoride assis, et vis-à-vis de lui une femme qui lui présente une mandragore noire. Au-dessus de la tête de la femme, on lit en grec : l'*invention*, et entre Dioscoride et cette femme gît un chien mort, au-dessous duquel ces mots ont été ajoutés en grec, mais d'une écriture plus récente : *Chien mort pour avoir arraché la mandragore.* Les hommes, n'osant alors l'arracher eux-mêmes, se servaient d'un chien qui fatalement mourait. On conseillait encore, avant de l'extirper, de tracer trois cercles autour d'elle avec la pointe d'une épée, l'enlever en regardant l'Orient, tandis qu'un des assistants danse aux environs en prononçant des paroles magiques.

Le fameux Annibal, envoyé par les Carthaginois contre les Africains révoltés, en fit usage contre les barbares. Simulant une retraite après le combat, il abandonna sur le champ de bataille quelques vases remplis de vin dans lesquels il avait mis macérer des racines de mandragore. Les ennemis burent sans défiance cette liqueur, mais bientôt ils tombèrent dans la stupeur. Ce grand capitaine, revenant sur ses pas, dut à cet artifice une victoire facile.

ACONIT — L'*aconit*, dont le nom vient de la ville d'*Acon* près d'Héraclée (1), où cette plante croît en abondance, était considérée par les anciens comme un poison des plus énergiques. Ils lui avaient donné le nom de *tue-panthère.* La mythologie la fait naître de l'écume de *Cerbère.* Calpurnius Bestia, conjuré de Catilina, faisait mourir ses femmes avec des philtres préparés avec l'aconit (2). Médée de Colchis se servait de *colchique* pour opérer ses sortiléges. Le *smilax taxus*, connu des Romains, était le daphné-mezereum de nos pharmacies. Cativalcus, roi des Eburones (Belges) mourut, dit-on, empoisonné par un filtre renfermant de cette substance. L'*ellébore*, dont on donnait des breuvages pour guérir la folie, servait, d'après Aulu-Gelle, aux Gaulois, qui empoisonnaient leurs flèches avec le suc qui en est exprimé. — L'*herbe sardonique* est une espèce de renoncule d'une action vésicante; son suc entrait dans les philtres donnant la gaîté ; elle produit une contraction spasmodique des muscles de la face, des joues et de la bouche. Ce rire apparent reçut des anciens le nom de *sardonique*, en ce qu'il était produit par une espèce de renoncule commune en Sardaigne.

COLCHIQUE — DAPHNÉ-MEZEREUM — HERBE SARDONIQUE

Pline est celui des auteurs anciens qui se soit le plus occupé des plantes possédant des vertus magiques. Avant lui, Homère parle du

(1) Théophraste.

(2) Pline, chap. XVII, lib. 2.

NEPENTHÈS *népenthès* qui, donné par Hélène à Télémaque, suspend dans le cœur du jeune héros le sentiment de ses afflictions.

Tous les auteurs, Ovide, Juvénal, Martial, Virgile, viennent appuyer des faits semblables de leur autorité, et Plutarque, dans le *Démon de Socrate*, fait la description des mystères de Trophonius. Ceux qui entraient dans la grotte et qui allaient consulter l'oracle, éprouvaient de violentes douleurs de tête quand les apparitions commençaient, et tous ceux qui avaient été en consultation auprès de la sybille tombaient dans un marasme qui les gardait toute leur vie; l'altération de leur santé s'en suivait, et tout porte à croire que ce dérangement mental était produit par l'action des philtres qui leur avaient été préalablement administrés.

MYRTE Sous le nom de *myrtidanum*, les fabricants de philtres vendaient à Rome une eau qui avait pour base le myrte et qu'on croyait avoir la propriété de conserver les charmes. En effet, cet arbuste était consacré à l'Amour et à Vénus; il servait à l'ornement des festins joyeux. Les poètes pensaient qu'il activait et nourrissait leur verve; aussi s'en couronnaient-ils quand ils récitaient leurs poëmes.

LAITUE Elle fut célèbre dans les siècles anciens. On prétendait qu'Adonis avait été enterré par Vénus dans un champ de laitues. Cette plante avait, croyait-on, la propriété de calmer les passions. Prise en boisson, elle prévenait la mélancolie. L'empereur Auguste fut guéri d'une maladie grave après en avoir fait usage. Suétone, de qui nous tenons cette particularité, ajoute qu'on éleva par reconnaissance une statue au médecin *Musa*, qui avait employé cet heureux remède. Elle fut aussi nommée herbe des philosophes, parce que l'usage des philtres dont elle faisait la base donnait de doux sentiments.

LASER On pense que la plante d'où découlait la gomme résine, nommée *Sylphion*, qui avait tant de prix pour les Grecs et les Romains, était communément appelée *laser*. Elle croissait dans les montagnes de la Cyrénaïque, en un lieu désigné sous le nom de *regio-sylphyphica*. Sa découverte, qui remonte six cents ans avant Jésus-Christ, fut attribuée à Aristée.

Les Romains considéraient le *sylphion* comme possédant les plus merveilleuses vertus. On allait même jusqu'à croire qu'il rajeunissait les vieillards, aussi le vendait-on au poids de l'or. A Rome, on le conservait dans le Trésor de l'Etat. Jules César en fit vendre cent onze livres pour subvenir aux frais de la guerre civile.

Sous les premiers empereurs, la plante célèbre qui produisait cette substance était devenue extrêmement rare. On en présenta une à Néron en grande cérémonie et comme une chose fort curieuse; Strabon et Pline disent que plus tard cette plante se trouva perdue, car les barbares l'arrachaient, et les tributaires de Rome l'enfouissaient, sans doute pour donner plus de valeur aux quelques pieds qui en restaient. Aujourd'hui, les naturalistes ne savent plus au juste ce que fut le *laser* et quel pays le produisait.

VERVEINE De tout temps la verveine a joui d'une réputation extraordinaire. Les Grecs la nommaient *herbe sacrée*, les Romains s'en servaient dans leurs

cérémonies pour faire les aspersions lustrales; c'est avec elle qu'on purifiait les autels pour les sacrifices, c'est d'elle qu'on faisait des couronnes pour les statues de Vénus. A la guerre, les hérauts envoyés à l'ennemi portaient la verveine en signe de paix. On croyait qu'elle avait le pouvoir d'éloigner tous les fléaux, aussi en suspendait-on dans les maisons pour en bannir les sortiléges et les maladies. Elle formait la base des philtres qui inspiraient une ardente passion; les prophétesses s'en couvraient la tête pour s'inspirer dans la divination. Le mot français *verve* n'a peut-être pas d'autre origine; dans certaines contrées, aujourd'hui, les paysans portent sur eux un peu de verveine le jour de leur mariage, pour fixer par ce moyen la tendresse de leur fiancée.

MÉLISSE — La mélisse servait à composer des philtres pour chasser toutes les idées mélancoliques.

ORIGAN — L'origan, ou dictame de Crète, a été l'une des plantes les plus célèbres de l'antiquité. Il passait chez les Grecs pour guérir merveilleusement les blessures; on racontait que sa puissance avait été révélée à l'homme par les animaux, les chèvres blessées allant brouter instinctivement cette plante. — Dioscoride et Théophraste répètent cette fabuleuse assertion d'Aristote, et Pline raconte que, par le moyen de cette plante, les cerfs expulsent de leur chair les dards qui y sont laissés par les chasseurs. Virgile dit que Vénus cueillit ce vulnéraire sur le mont Ida pour panser la blessure d'Enée. Les philtres préparés avec de l'origan bannissaient du cerveau humain l'intelligence et la prévoyance : c'est que son odeur fait fuir les fourmis, qui sont considérées comme les symboles de ces facultés.

SAUGE — *Cur moriatur homo cui salvia crescit in horto*..... dit l'Ecole de Salerne. Pourquoi un homme qui possède la sauge dans son jardin peut-il être atteint par la mort? Ainsi, partageant les idées des anciens sur ce végétal, l'École de Salerne le met au premier rang des plantes utiles. Hippocrate et Dioscoride la nomment herbe sacrée; les Egyptiens en faisaient des philtres qui donnaient, disait-on, la fécondité aux femmes : en effet, d'après Aétius, l'Egypte ayant été ravagée par la peste, on força les femmes à faire usage de la sauge, afin qu'elles pussent promptement réparer les pertes que venait d'éprouver cette antique mère des nations. Les sectateurs de la doctrine des signatures comparent aux papilles de la langue les rugosités qui couvrent les feuilles de la sauge, et ce fut à cause de cette particularité qu'on leur attribua la propriété de guérir les maladies de cet organe. Les Chinois estiment beaucoup la sauge et ne peuvent concevoir que, possédant cette plante, les Européens viennent de si loin chercher le thé, dont les habitants du Céleste-Empire donnent volontiers deux caisses en échange d'une seule de sauge.

CHOU — Employé dans la préparation des philtres, le chou jouissait dans l'antiquité d'une grande réputation. Le médecin Chrysippe, Caton le Censeur et Pythagore ont composé des ouvrages consacrés spécialement à l'énumération de ses vertus. Caton le croyait propre à prévenir toutes les maladies. Les Romains en fabriquaient des philtres qui mettaient en garde contre l'ivresse et les maléfices. Les Egyptiens en faisaient usage au commencement de leurs orgies, afin de pouvoir se livrer à la

boisson sans craindre de s'enivrer. Galien affirme qu'il suffit de s'en entourer la tête pour prévenir les atteintes de l'ivresse.

Ces prétendus mérites du chou lui ont été attribués sur la foi d'Aristote, qui dit que « le chou et la vigne ne peuvent végéter ensemble. » C'est une erreur que reproduit Varron, en ajoutant qu'un cep planté près du chou s'en éloigne et meurt.

FÈVE

Cicéron, dans son livre de la *Divination*, pense que la proscription de la fève par une école célèbre venait de ce que, en irritant l'intellect, elle troublait la tranquillité de l'âme et empêchait les songes divinatoires de se manifester.

Pythagore, à propos de la fève, encourt les railleries d'Horace, car il pensait que, composé des mêmes éléments que l'homme, ce végétal alimentaire pouvait devenir, par la transmigration, le siége de l'âme humaine! A Rome, on cultivait en grand la fève. Les citoyens pauvres s'en nourrissaient, et ceux qui aspiraient à la direction des affaires en faisaient distribuer au peuple pour se le rendre favorable.

LED'OLIVES T OLIVIER

Les philtres préparés avec la décoction des feuilles de l'olivier et absorbés en petite quantité passaient pour faire obtenir une vie paisible, longue et douce. Voici pourquoi cette propriété était attribuée à ce végétal. On raconte que Neptune et Minerve s'étant disputé la gloire de donner un nom à la ville d'Athènes, dont les murs commençaient à s'élever, les dieux furent pris pour juges du différend. Ils décidèrent que la cité naissante recevrait son nom de celui qui produirait la chose la plus utile à l'homme. Le souverain des mers, en frappant la terre de son trident, en fit sortir un coursier fougueux, emblème des combats, tandis que Minerve, enfonçant sa lance dans le sol, en fit jaillir un olivier chargé de fleurs et de fruits. — La déesse obtint le suffrage de l'aréopage céleste, et, pour attester sa victoire, les dieux lui décernèrent une couronne faite avec les branches de l'arbre qu'elle venait de créer et qui fut regardé comme le symbole de la paix.

L'huile d'olives servait à une foule d'usages sacrés ou profanes. Dans les cérémonies funèbres les Grecs en faisaient une grande consommation. On en arrosait abondamment le bûcher qui devait consumer les cadavres; elle servait à lisser la crinière des chevaux, comme nous l'apprend ce passage d'Homère; après le trépas de Patrocle, Achille s'écrie douloureusement : « *Mes coursiers ont perdu le héros qui les guidait dans les batailles; versée par ses mains, l'huile embellissait leur crinière flottante.* »

Il existait à Rome, dans les cirques, et principalement au Colisée, une curieuse industrie. Les gladiateurs se frottaient amplement d'huile d'olives, pour donner de la souplesse à leurs muscles. Après les exercices, ils se râclaient le corps avec des instruments de bronze (*strigilis*), ils enlevaient ainsi le mélange formé sur leur peau par l'huile, la sueur et la poussière. Ce mélange, appelé *strigmenta*, était très-recherché : on l'administrait en pilules, pour donner de la force et prolonger la vie. — Pline rapporte que certains gymnastes en vendaient par an pour 80,000 sesterces, ce qui fait environ 14,000 francs de notre monnaie.

LAURIER-CERISE — Le laurier-cerise, pris en faible infusion, constituait un philtre qui avait la propriété de faire prédire l'avenir. La Pythie, d'après Virgile, usait de ce procédé lorsqu'elle voulait rendre ses oracles.

MAUVE — L'emploi de la mauve était propre à modérer les passions; les philtres dont elle faisait la base servaient à développer les aptitudes de l'esprit. Par allusion à ses vertus sédatives, Pythagore disait à ses disciples : « La satire ne corrige pas, n'écrivez jamais que sur des feuilles de mauve, symbole de douceur. » Les enthousiastes anciens buvaient chaque matin une coupe de son infusion pour être libérés de toutes les maladies.

ROSES ET EAU DE ROSES — Chez les Romains, les feuilles de roses mâchées conjuraient les charmes. Leur suave parfum les fait rechercher de tous; cependant on cite un petit nombre de personnages illustres qui n'ont éprouvé pour elles que de l'antipathie. Catherine de Médicis ne pouvait les supporter, même en peinture, et le chevalier de Guise s'évanouissait à leur vue. Les anciens faisaient naître la rose du sang d'Adonis et croyaient en même temps que sa couleur venait du sang de Vénus, qui se blessa le pied aux épines de l'arbrisseau qui la produit. Au moyen-âge, la rose figurait dans toutes les fêtes. Personne, comme le disent les auteurs du temps, ne sortait ces jours-là sans avoir un chapel de roses sur son chief.

A la même époque, les chevaliers avaient un véritable engouement pour l'eau de roses, qui, pensaient-ils, leur donnait la douceur et le vrai courage; on en usait largement dans les châteaux, où les fontaines en laissaient couler. Mais ce n'est rien à côté de ce que raconte *Catron*, qui dit que la princesse *Nourmahal* rassembla assez d'eau de roses pour en emplir un canal sur lequel on lança une barque où elle parut accompagnée du grand Mogol.

Ce fut, dit-on, pendant cette mémorable promenade qu'on découvrit l'essence de roses, qui s'était formée à la surface du lac artificiel par l'évaporation solaire. Au moyen-âge, on en portait au baptême des enfants. Bayle raconte que le poète Ronsard en fut ainsi inondé, et que ce fut un heureux présage « pour la bonne odeur de ses poésies. »

THALASSAGLÉ — Le *thalassaglé* (1), dit Pline, est une plante qui naît sur les bords du fleuve Indus; les sucs de cette plante, employés dans un philtre, plongent dans le délire et donnent des visions qui surprennent par le merveilleux qu'elles procurent. — GÉLATOPHILIS — Le *gélatophilis* excite un rire continuel. Parmi les autres plantes que cite cet auteur, il se trouve un *chanvre* qui a la propriété de coaguler les eaux. — POTAMENTIS — Le *potamentis*, dont le suc donne des visions fort agréables. — ACHÆMENIS — L'*achœmenis*, qui rend le sommeil pénible. Ceux qui buvaient un philtre dont cette plante était la base croyaient voir les dieux les poursuivre et les forcer en même temps à confesser leurs crimes. — HERBE DOUCE — L'*herbe douce* donnait des songes effrayants : quiconque s'en servait en breuvage sentait des remords, des agitations aussi terribles que s'il eût commis un forfait.

Il existait en Ethiopie un lac dont l'eau était couleur de *cinabre* et qui répandait une odeur fort agréable. Prise en boisson, elle plongeait dans

(1) Diodore de Sicile, lib. XI, chap. 11, page 12.

le délire les personnes qui en usaient et leur faisait révéler tout ce qu'elles avaient commis de bien ou de mal.

Malgré l'autorité de Diodore de Sicile, on ne saurait faire autrement de supposer que ces eaux renfermaient des sucs de plantes vénéneuses ou pharmaceutiques.

Ces lacs, tout porte à le croire, ne provenaient pas de sources naturelles, mais creusés par des initiés à qui il était facile sans aucun doute d'y répandre des substances capables de produire d'aussi singuliers effets. Ctésias place dans l'Inde une fontaine dont l'eau à peine puisée se coagulait : ses propriétés étaient les mêmes que celles dont parle Diodore (1).

Il existait du reste, dans l'antiquité, des eaux qui, au dire des savants contemporains, avaient la propriété de dissoudre l'airain et le fer. — Telles étaient les eaux de *Nonacris*, décrites par Sénèque et qui étaient situées près de la vallée de Tempé. — Les oracles avaient généralement leur temple dans des endroits sombres, dans des grottes; c'est par des philtres qu'on agissait sur l'esprit des adeptes ou des initiés qui s'y présentaient. La nature quelquefois suppléait aux artifices : certaines odeurs qui s'exhalaient du sol enivraient et jetaient dans le délire; c'est ce que confirme le passage suivant, emprunté à Sénèque :

« Que la terre, dit-il, renferme beaucoup de principes mortels, c'est « ce que prouve l'abondance de poisons qui, sans qu'on les ait semés, « poussent spontanément, car elle a en elle le germe des plantes nui- « sibles comme des plantes utiles, et, sur certains points de l'Italie, « ne s'exhale-t-il pas, par certaines ouvertures, une vapeur pestilentielle « que ni l'homme ni les animaux ne respirent impunément ? Tant que « cette vapeur, retenue dans la terre, ne fuit que par d'étroites fissures, « son action se borne à tuer ceux qui se baissent sur la source ou qui « l'approchent de trop près. Mais quand, pendant des siècles, renfermée « dans d'affreuses ténèbres, elle s'est viciée de plus en plus et a redoublé « de malignité avec le temps, son état de stagnation la rend plus funeste « encore : l'air, salubre alors, cesse de l'être; de là les maladies, les hal- « lucinations, qui ne disparaissent que quand ces lourds miasmes « sont disséminés par le vent et qu'on fuit l'endroit où ils sont « agglomérés (1). »

Ces émanations, surprenantes pour les anciens, sont bien connues de nos jours; tels sont l'acide carbonique, le gaz des marais, les émanations sulfureuses, bitumineuses et schisteuses,

Ces faits suffisent pour nous expliquer comment se plaçaient les pythonisses dans les grottes où se rendaient les oracles. Comme chez la devineresse de Delphes, il y avait au-dessous de l'escabeau sur lequel elle était assise une fissure ou un trou par où se dégageaient des miasmes qui les enivraient et les hallucinaient au point quc les profanes croyaient que le dieu la saisissait.

Ce qu'on raconte des breuvages magiques semble fabuleux; cependant la médecine nous offre tous les jours l'explication d'expériences

(1) Sénèque, questions naturelles, parag. 28.

analogues : il suffit de citer comme exemple l'administration de la *belladone* ou de ses préparations qui, à une très-forte dose, donnent des songes épouvantables.

Les plantes pharmaceutiques jouaient donc dans la composition des philtres et des boissons enchantées un rôle aussi actif que violent. L'*onction magique* et les *liniments*, que nous connaissons déjà par Apulée, faisaient prendre dans les rêves, pour la réalité, les chimères de l'imagination. Le suc de la *belladone*, appliqué sur une plaie, cause un délire accompagné de visions : une goutte de cette substance introduite dans l'œil produit ce phénomène particulier où le patient voyait les objets se doubler autour de lui. C'est aussi à l'aide de pommades que les sorciers prétendaient transporter les profanes au sabbat. Le *solanum somniferum* faisait la base des unes, l'*opium* et la *jusquiame* servaient pour les autres. Les écrivains orientaux de l'antiquité racontent un grand nombre d'histoires de ce genre; les *Mille et une Nuits* (XXVI[e] nuit, t. I), page 221, nous présentent un jeune prince que l'on endormait tous les soirs avec le suc d'une plante et qui était réveillé tous les matins par un parfum qu'on lui faisait respirer. C'était sans doute un *Solanum* analogue au *Nepenthès*, dont parle Homère, c'est-à-dire à la poudre de la racine de *hyosciamos datura*, qui, prise à la dose d'un drachme dans du vin, remplit l'esprit d'illusions fort agréables; aujourd'hui encore, on en fait usage dans ce but en Égypte et en Orient. On dit aussi que les guerriers fanatiques avalaient avant le combat de l'extrait de *chanvre combiné à l'opium*, ce qui les plongeait dans un délire féroce. On faisait boire anciennement aux malheureux condamnés au dernier supplice un breuvage dans la composition duquel on mêlait des substances capables d'assoupir leurs sens. Plusieurs auteurs affirment que la *myrrhe* servait à cet usage, mais d'autres pensent, avec plus de raison, que c'était de la *mandragore*. Cette substance, on le sait, produit l'*anesthésie;* la myrrhe aurait servi plutôt de tonique; mais le point recherché était de stupéfier le patient, et la mandragore, par les propriétés qui lui sont reconnues et attribuées, remplissait sans doute le but qu'on voulait atteindre. — Les traditions rapportent qu'à Memphis on vantait la vertu d'une pierre, vrai talisman, qui, réduite en poudre et convertie en liniment au moyen de l'huile, préservait le patient des douleurs qu'il était appelé à subir pendant les opérations chirurgicales. Ce secret a existé de tout temps aux Indes, car c'est par un moyen analogue que les veuves brûlées sur le corps de leurs maris sont insensibles à la douleur causée par le feu. Peut-être était-ce un composé solide fabriqué avec des plantes stupéfiantes et narcotiques. En cet état, ce talisman avait plutôt l'apparence d'une pierre que d'une pommade.— Ces faits d'insensibilité ne nous surprennent plus: nous possédons, en effet, beaucoup de substances qui détruisent la sensibilité nerveuse : l'*opium*, l'*aconit*, la *jusquiame*, la *morelle*.

BELLADONE

DATURA

CHANVRE

MANDRAGORE

Chez les anciens Orientaux, les breuvages étaient employés dans les épreuves judiciaires : l'accusé devait avaler de l'eau dans laquelle les prêtres avaient laissé tremper un papier couvert de caractères et de peintures magiques. Cette boisson le tourmentait jusqu'à ce qu'il eût avoué son crime. Il est évident que le breuvage était meurtrier ou inoffensif, selon qu'il

convenait au prêtre qui l'avait préparé de perdre ou de sauver l'inculpé.

ITHYMALE Près du fleuve *Achéloüs* croissait la plante myope, dont on ne pouvait se frotter le visage sans perdre la vue. Des savants, entre autres M. Vallot, de Dijon, pensent que c'est le *tithymale*.

Nous savons aujourd'hui que l'extrait de *belladone*, dissous dans l'eau, dilate tellement la pupille que la vue est paralysée pour un instant. Il faut donc se défier des histoires où l'on voit des hommes subitement frappés de cécité et non moins subitement guéris. Il en est de même de certaines maladies de la peau. Les anciens magiciens faisaient naître des

EUPHORBE RHUS TOXICODENDRON lèpres passagères au moyen de l'*euphorbe* et autres végétaux pleins d'un suc caustique, tels que le *rhus toxicodendron;* rien n'était donc plus facile pour eux que de prédire cette maladie et celles qui lui ressemblent.

Nous venons d'énumérer dans ce chapitre les plantes médicinales les plus curieuses et les principales substances vénéneuses connues des anciens. A cet arsenal de poisons végétaux, nous n'avons pas beaucoup à ajouter de nos jours : les substances citées par Nicandre, Dioscoride, Pline, Galien, remplissent aujourd'hui nos officines. Les alcaloïdes qu'on en retire possèdent, sous un petit volume, et leurs propriétés vénéneuses et leurs propriétés curatives, et plus que jamais la thérapeutique actuelle emploie la *bryone*, l'*aconit*, la *ciguë*, la *jusquiame* et le *colchique*. Les anciens ne connaissaient donc pas plus de substances végétales vénéneuses que nous n'en connaissons nous-mêmes, mais le mystère dont on les entourait aidait leur vulgarisation.

Telle est, en résumé, l'histoire des philtres pendant les premiers siècles de l'empire romain.

Depuis Galien jusqu'au temps des Arabes, nous constatons dans la science des enchantements une lacune irréparable au point de vue du travail que nous avons entrepris ; mais, après avoir traversé la période obscure du Bas-Empire, nous arrivons à une époque où de grands événements changent la face des choses.

La décadence de l'empire romain coïncide avec l'établissement d'une religion nouvelle; les dogmes de cette religion, fondée sur l'amour universel, étaient de plus en plus acceptés par le peuple, à mesure que pâlissait l'étoile de la puissance romaine qui devait bientôt s'éclipser tout à fait au milieu du chaos de l'invasion des barbares. Charlemagne fit de grands efforts pour restaurer les sciences et les lettres; mais après lui le désordre reparut : au lieu d'un seul chef, il y en avait mille; la féodalité arrêta pour longtemps l'essor de la civilisation. Aussi, pendant toute la durée du moyen-âge, la science ne fait-elle presque aucun progrès, à peine utilise-t-elle les travaux des anciens, leur empruntant surtout leurs divagations superstitieuses ; c'est l'époque de l'alchimie et de l'astrologie qui causèrent une véritable perturbation dans les esprits. Les sorciers pullulèrent, et, au lieu de chercher à guérir ces pauvres fous, on les envoya au bûcher.

L'alchimie au moyen-âge fut, pour les *souffleurs*, ce que l'art sacré était pour les philosophes d'Alexandrie. Aussi emprunta-t-elle à cet art la croyance au merveilleux; il y eut à cette époque aberration dans la

science comme dans la foi. L'esprit superstitienx des hommes crut à l'intervention trop sensible du *diable* dans les événements les plus ordinaires. Cette croyance était l'explication populaire du grand problème de l'*origine du mal.*

N'étant pas assez fort pour combattre le mal physique par l'industrie et la science, le mal moral par l'éducation, on vivait avec lui. — Au XIe siècle, le peuple connaissait parfaitement sa figure, tout le monde le voyait ou croyait le voir, ce qui, par la grande peur qu'il faisait alors, était absolument la même chose. Le *diable* était donc au moyen-âge un personnage bien connu; ses prêtres étaient les sorciers qui tenaient chaque année leurs états généraux au sabbat. On y cherchait de *nouveaux philtres*, de *nouveaux charmes*, de *nouveaux poisons*. L'assemblée commençait par une série de danses ou de débauches à faire frémir toute oreille chaste et chrétienne. C'est alors que, pour satisfaire toutes les exigences des superstitions locales, le feu eut des *salamandres*, l'air des *sylphes*, la terre des *gnomes*, l'eau des *génies subtils*; de là les sortiléges, les breuvages enchantés, les folies astrologiques, disons-le aussi, la source de tous les maux : la jalousie, les maladies prédites d'avance, la terreur entraînant la défiance des uns envers les autres, et avec elle le triste cortége de l'envie et de la haine aboutissant au crime.

CHAPITRE IV

CHAPITRE IV.

Des philtres au moyen âge.

Les solanées sont exclusivement employées à leur composition.

Sorciers et sorcières.

L'un des travers du moyen âge fut la trop grande croyance à la magie et à la sorcellerie; les conjurations, les sortilèges, les maléfices et les philtres terrifiaient les esprits.

Les sorciers et les devins étaient tellement imbus de leur prétendue puissance, qu'ils semblaient eux-mêmes ajouter foi au pouvoir surnaturel que le populaire leur attribuait.

Il nous a semblé curieux de rechercher les causes qui ont pu faciliter et vulgariser l'emploi des philtres pendant les premiers siècles de cette époque, et nos probabilités auraient toute chance de pouvoir se fonder sur les faits suivants :

Dans les premiers temps du moyen âge, alors, que le monde chrétien, ravagé cruellement par les invasions des barbares, restait plongé dans les ténèbres, la médecine subit elle-même l'état languissant qu'éprouvèrent les œuvres qui tiennent principalement à l'intelligence.

Or à cette époque, à la chute de l'empire romain, avant la création de l'école de Salerne, à partir du VIIIe siècle, la médecine était l'apanage de méprisables charlatans qui se livraient à des pratiques insensées et superstitieuses. Ils n'agissaient que par ruses, par la domination et la terreur qu'ils inspiraient. Ces empiriques étaient tout simplement des sorciers.

Néanmoins il ne faut pas les confondre avec les empiriques romains qui différaient des médecins *dogmatiques* et *méthodiques*, en ce sens qu'ils ne croyaient pas aux raisonnements de ces deux doctrines; ils se basaient uniquement sur l'expérience.

Ces énergumènes virent leur réputation s'établir en usant, dans leur médecine à eux, d'une série de végétaux ou de sucs de végétaux propres

à panser les blessures, et surtout les morsures des bêtes venimeuses, une des plus grandes terreurs de ce temps. Ces hommes avaient le pouvoir de charmer les serpents, et étendaient aussi la même domination sur les malheureux individus qu'ils englobaient de leurs soins perfides, et de leurs fallacieuses promesses. Sur cette pratique de guérir les plaies causées par la morsure des bêtes venimeuses, se base la renommée de ces médicastres, et partant de ce point, ils s'avancèrent de plus en plus pour les autres maladies dans lesquelles ils croyaient leur intervention nécessaire. — Nul ne l'ignore, le peuple, au moyen âge, était frappé de craintes et de terreurs indicibles par certaines maladies qui sévissaient sur lui : c'étaient *l'épilepsie*, *l'hystérie*, la *frénésie*, etc. En donner les causes serait peut-être téméraire, mais on peut avouer cependant, sans crainte de se tromper, que les guerres incessantes, les famines et surtout (même en temps ordinaire), qu'une nourriture peu substantielle étiolait le sang, plus qu'elle ne le fortifiait. Le manque complet de médecins, et par conséquent l'absence de médecine, faisaient que l'on était dans l'impuissance de donner des soins à ceux dont les besoins s'en faisaient impérieusement sentir.

Cet état de choses dura malheureusement longtemps; et malgré la fondation de l'école de Salerne qui eut lieu au XII[e] siècle, rien ne vint adoucir encore le sort malheureux de ces déshérités de la nature. Le serf, en effet, était trop pauvre pour se procurer le luxe d'un médecin en titre; le médecin trop fier pour s'abaisser à soigner le manant; le truand végétait donc, faute de mieux.

D'ailleurs, les barons et les nobles avaient pour eux les docteurs de Salerne, des médecins juifs et arabes; le peuple et les manants devaient se contenter des sorciers et des sorcières.

Le manant donc ne pouvait aborder le médecin, et à plus forte raison les femmes du peuple ne se seraient point confiées à un disciple d'Hippocrate; alors aussi pour elles eut lieu l'avénement de la *sorcière*. Comme dans l'empire romain on la nommait *sagax*, d'où sage-femme, et dans leur terreur reconnaissante elles l'appelaient *bonne dame* ou *belle dame*. Elle a laissé son nom à la plante, *la belladone*, dont elle se servait pour endormir leurs maux, et les *consoler* dans leurs souffrances.

SOLANÉES C'est là du reste l'origine de la désignation de *Solanées* donnée à cette famille botanique extraordinaire. En effet, plusieurs de ses membres sont inoffensifs, et les autres, c'est la majeure partie, sont des poisons violents. L'*aubergine*, *la tomate*, *la molène* ou bouillon blanc, *la douce-amère*, sont d'un usage précieux et bénin, tandis que d'un autre côté, *la jusquiame*, *le datura stramonium*, *la morelle*, *la belladone*, *la mandragore*, sont des traîtres perfides et dangereux conduisant au tombeau par un chemin riant, rempli de douces et trompeuses hallucinations.

Les études en matière médicale étaient, il va sans dire, complétement étrangères à cette espèce de praticiens. La tradition seule put les mettre à même de connaître le nombre si important des plantes qui composent la famille *des consolantes*. Les philtres que les sorcières administraient à cette époque différaient entre eux : plusieurs troublaient les sens comme ceux qui étaient en usage chez les Orientaux. D'autres enlevaient com-

plétement la volonté. Les boissons préparées avec la *mandragore* pervertissaient la raison, changeaient les hommes en bêtes. La *pomme épineuse* du *datura stramonium* donnait, quand elle entrait dans la composition d'un breuvage, un mouvement perpétuel, et faisait commettre des actions dont l'esprit ne gardait aucune souvenance. Dans une époque moins reculée, Linschott parle du suc de la *pomme épineuse*, que les sorcières portugaises de *Goa* font prendre à leurs maris, et qui les mettent dans un tel état de gaîté, qu'ils ne se souviennent de rien quand ils reviennent à leur état normal.

NE ÉPINEUSE

Les enchanteurs ou sorciers du moyen âge arrivaient par gradation des substances inoffensives aux poisons violents. Car non seulement ces substances servaient pour les enchantements, mais encore pour la médecine.

Les accès *hystériques*, *épileptiques*, *cataleptiques*, *la danse de Saint-Guy* et toutes les affections qui s'y rattachent, furent longtemps, nous le savons, une cause de superstitieuse terreur. On croyait à la présence des démons dans le corps de ces malheureux. Les légendes parlent fréquemment des cris épouvantables poussés par eux. Nous les entendons encore dans nos asiles hospitaliers où la science s'efforce de guérir les maladies qui les provoquent.

Les malheureux, abandonnés à cette époque par la société, n'avaient que deux alternatives pour trouver du soulagement, le *sorcier* ou le *bourreau.*

ELLADONE

C'est le sorcier qui les soignait; et qu'employait-il pour les calmer? Les solanées ou les *consolantes*, *la belladone* qui guérit la danse en faisant danser, sans compter encore toutes les autres plantes connues sous le nom d'*herbes aux sorciers*, mais appartenant toutes à la même catégorie. Leur administration se faisait dans le lait ou l'hydromel, et l'effet du remède plongeait les patients dans une stupeur, qui adoucissait leur souffrance morale en envoyant leur esprit dans des rêves et des hallucinations extraordinaires. L'emploi des solanées était très en vogue, mais c'était surtout la *belladone* dont on généralisait l'emploi. Le mode d'administration des philtres se faisait de plusieurs manières. Ce n'était pas toujours en boissons que le suc perfide était présenté, c'était aussi en frictions ou introduit dans des pommades, ce qui constituait alors *l'onction magique.* Elle n'avait d'effets que pour les rêves qu'elle enfantait, mais, dans le principe, composée d'ingrédients moins soporifiques, elle a dû servir à disposer les adeptes aux mystères qu'ils allaient célébrer; ils y apportaient cette frénésie de croyance et cette ivresse morale qui entretiennent la superstition et le fanatisme. L'expérience a en effet prouvé de nos jours que certaines substances et certaines préparations pharmaceutiques, administrées en liniments, et absorbées par le système cutané agissent comme si elles avaient été introduites directement dans l'estomac.

A côté du terrible, l'imagination du moyen âge place souvent le grotesque. Ainsi le grave Bodin raconte sérieusement, dans sa *Démoniologie*, qu'un homme des environs d'Angers, ayant vu une nuit sa femme se lever d'auprès de lui, puis sortir par la fenêtre, à cheval sur son manche à

balai, fut curieux de la suivre dans son voyage aérien; s'étant frotté du même onguent, il se vit tout à coup transporté dans les airs, assis sur la même monture. — Il chevaucha ainsi bien loin, jusqu'à un lieu où il vit avec grand effroi des hommes, des femmes de toutes espèces, et surtout un nombre de boucs assez considérable; il y en avait un gigantesque qui présidait la fête. Le pauvre homme étonné de se voir en si lugubre compagnie se signa; à l'instant même tous s'enfuirent en poussant de grands cris, et il se trouva tout nu, au pied du mont Vésuve. De Naples à Angers, la route était longue; si encore il avait eu son ancienne monture; mais il fallait revenir à pied par les voies ordinaires. Aussi, de retour en la ville, il dénonça sa femme qui fut brûlée comme sorcière fort innocente, sans doute, et victime d'une hallucination de son mari.

En effet, se frottant avec de certaines drogues sous les pieds et dans les mains, plusieurs personnes, sous l'influence de *l'onction magique*, ont cru se rendre au sabbat la nuit, au milieu de leur sommeil. André Laguna, médecin du pape Jules III, découvrit en 1545, chez un sorcier, une pommade composée de substances assoupissantes ; il l'expérimenta sur une femme attaquée de frenésie et d'une insomnie que rien ne pouvait vaincre, elle dormit trente-six heures de suite, voyant dans son sommeil des danses joyeuses, entendant continuellement le son des flûtes et des tambourins.

Dans une époque moins reculée, au centre du Mexique, les prêtres oignaient leur corps d'un onguent composé de substances fétides, lorsqu'ils voulaient entrer en communication avec la divinité; le tabac combiné avec une drogue moulue qu'ils nommaient *ololuchi*, servait de base à cette pommade. Cette substance a la propriété de priver l'homme de son bon sens et d'engourdir sa sensibilité.

Quoique maudits au moyen-âge, les sorciers étaient craints et respectés. Ils donnaient la joie, la vie, les remèdes, les poisons; et du reste en étudiant les documents qui ont rapport avec leur histoire, on voit partout, dans l'antiquité comme à cette époque, cette crainte fanatique et mystérieuse qu'on professait pour eux. Leurs habitudes, les lieux qu'ils habitaient frappaient d'étonnement, leur langage effrayait. Les Grecs et les Romains, d'après Virgile, attribuaient aux chants et aux vers des sorciers le pouvoir de faire périr les serpents et les monstres. Les sorciers modernes ont supposé ce pouvoir à des caractères étranges et à des mots d'une prononciation bizarre. La foi aux amulettes survécut aux anciennes religions (1).

Démosthène est le premier auteur qui ait signalé en Grèce l'existence des sorciers. La science occulte avait cessé d'être concentrée dans les temples, les lambeaux en tombèrent entre des mains profanes, et des hommes obscurs, étrangers aux sacrés mystères, osaient professer l'art des sortilèges.

Dans les premiers siècles du moyen-âge, que de craintes ne devait pas avoir le peuple ignorant et fanatique à l'égard des sorciers, ces hommes

(1) Voir les Sorciers en Bourbonnais, par E. Gilbert — 1877.

qui avaient la faculté de troubler l'esprit des autres, de les plonger dans une rage féroce, de les affranchir de la douleur, d'exalter jusqu'au fanatisme leur audace et leur docilité, les combler de visions, agir sur leurs sens et dominer leur volonté ! — Malheur à qui les offensait : ils frappaient de lèpre, d'aveuglement, de mort les coupables, défendaient à la terre de donner ses fruits, empoisonnaient l'air qu'ils respiraient, etc. Alors l'adresse, l'imposture et le charlatanisme se deployaient, mais notre imagination sait aujourd'hui dégager la vérité de ces coupables artifices et, tout en les déplorant dès cette époque, nous ne pouvons faire autrement que de considérer avec peine que dans le siècle actuel ces pratiques insensées comptent encore, sinon des admirateurs, tout au moins de fervents adeptes. Les derniers siècles du moyen-âge héritèrent de ces aberrations. La magie se combina à l'astrologie, et de cette association naquit un engouement déraisonnable pour les sciences occultes.

Les commotions politiques et de terribles fléaux, en un mot toutes les calamités réunies, accablaient alors la France. — Le peuple, dans ses douleurs, attribuait tous ces maux aux sortilèges, aux pratiques des adeptes de la magie. — La haine, qui ne raisonne pas, proscrivait les lépreux, les juifs accusés d'empoisonner les puits, les fontaines et même les rivières. — Les personnes les plus douces et les plus vertueuses ne jouissaient plus de leur tranquillité. La folie de Charles VI fut attribuée à la bonne Valentine Visconti, qui quitta par force Paris sous l'inculpation menteuse d'avoir troublé la raison du monarque par ses *charmes, ses philtres* et artifices. — Le mot *charmes* n'avait pas la signification aimable et douce que nous lui donnons aujourd'hui. — Si par hasard on disait à quelqu'un : « Vous me *charmez*, vous m'enchantez, » cela était consideré comme une sinistre injure ; car en ces temps singuliers les charmes et les enchantements conduisaient infailliblement au bûcher. Il faut le dire aussi : le succès de certains enchantements et de certains philtres était assuré quelquefois par un poison habilement administré. — Aux années 1318 et 1319, le continuateur de Nangis, en rendant compte du procès de Marguerite de Belleville, une célèbre magicienne de Paris, dit : que *l'arsenic sublimat* faisait la base de ses préparations. — A ces

NVOUTEMENT

pratiques coupables se joignait celle de *l'envoûtement*. — Voici en quoi consistait cette opération : quand on voulait nuire à une personne, on fabriquait une poupée en cire, à laquelle on s'efforçait de donner tant bien que mal la ressemblance de sa figure. — On faisait subir à cette figurine, dans une cérémonie préparatoire, une ablution accompagnée de mots magiques et cabalistiques. — La cérémonie terminée, cette poupée de cire ou *volt* se trouvait, suivant l'opinion des opérateurs, identifiée avec le sujet dont elle avait à peu près la ressemblance, et dont ils lui donnaient le nom. On la torturait, on la mutilait, on lui enfonçait des épingles à l'endroit du cœur ; persuadés qu'ils étaient que tous les outrages étaient réellement ressentis par la victime vivante, objet de leur haine et de leurs maléfices. Les chroniques du temps en fournissent de nombreux exemples : l'envoûtement de Philippe de Châtillon et de plusieurs membres de la famille de Nevers par un écuyer, Hugues de Bois-

jardin; celui de Philippe de Valois par le sorcier Robert Langlois, — Mais ce qui détermina le procès de Marguerite de Belleville, fut un *volt* entrepris contre une personne nommée Jeanne. Or, à cette époque, le hasard voulut que la reine Jeanne de Bourgogne, épouse de Philippe-le-Long, fit une maladie qui la conduisit aux portes du tombeau; la sorcière fût arrêtée comme soupçonnée de cette vengeance, jugée, enfermée au Châtelet, condamnée et torturée.

Comme sortilèges et opérations occultes, ces pratiques devaient être énumérées ici, car elles font partie, ainsi que les phitres et les enchantements, de l'arsenal des pythonisses et des sorciers.

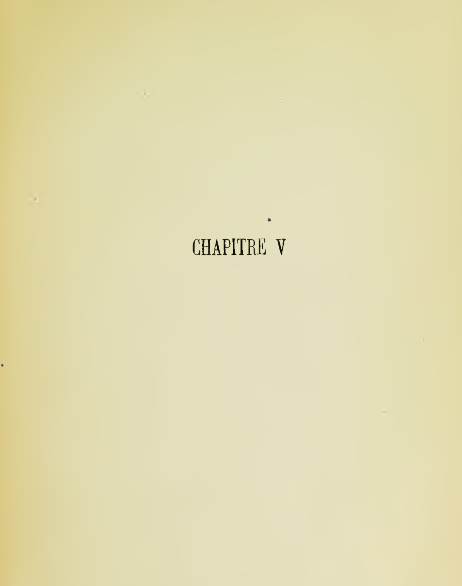
Les astrologues de leur côté prétendaient voir dans les astres les destinées de la vie humaine, ce qui ajouta encore une ardeur plus puissante, pour les sortilèges et les enchantements. (1)

A cette époque apparut l'alchimie qui vint aussi troubler les esprits et augmenter le désir des richesses. Le grand élixir qui devait donner de l'or, des diamants, même la santé et la vie de Mathusalem et d'Arthéphius fut introuvable; mais en revanche on doit aux alchimistes les premières descriptions de nos métaux usuels et des principaux composés en usage dans nos laboratoires et dans nos pharmacies. — Quelques astrologues, à force de regarder le ciel, devinrent astronomes, et y cherchèrent le mouvement des astres. Et si les alchimistes ne trouvèrent pas de l'or dans leurs creusets, si les astrologues ne découvrirent point de planètes, les premiers donneront naissance à des corps nouveaux, les seconds découvriront les verres convexes dont on fera les lunettes. Tout ne fut point alors perdu pour la science, que leurs successeurs devaient commenter, expliquer et agrandir. — On doit dire cependant, à la gloire de cette époque, qu'un jour la curiosité se réveilla et parut avec un nom tout particulier: la scolastique.

La scolastique ne fut point un système, ce fut plutôt une certaine manière de discuter sur toutes les questions sans en vérifier au préalable la justesse. — L'observation finit par paraître, et alors l'esprit se fortifia et s'aiguisa, et l'instrument fut préparé pour des luttes sérieuses. Et cependant, néanmoins, faut-il le dire, l'engouement pour les sciences occultes durera encore longtemps pour briller d'un éclat non moins vif pendant les beaux siècles de la Renaissance.

---

(1) Le nom qui retentit le plus au moyen-âge à propos des choses qui sont l'objet de cette étude est celui d'Arnaud de Villeneuve. Il appliqua l'astrologie à l'alchimie. — C'est lui qui est l'auteur du *de Sigillis* (des cachets) qui non seulement préservaient de la mort subite, mais encore qui étaient l'ennemi des enchantements. Il affirme que les maléfices sont commis tantôt à l'aide de substances tirées du règne animal, et tantôt du règne végétal. Le cœur d'un vautour placé dans la poche d'un homme le rend gracieux et aimable auprès des femmes (*gratiosum mulieribus*). — Le *Millepertuis fuga dæmonium* chasse les démons de la maison dans laquelle on le conserve. La *Bryone*, portée en talisman, chasse tous les maléfices. Rien n'est meilleur pour détruire l'effet d'un charme *que la bile d'un chien noir*, ou celle d'un poisson; rien n'est plus efficace pour maîtriser la colère d'un homme que des caractères que l'on pourrait tracer sur son dos *avec le sang d'une chauve-souris*. — (Singulière époque où personne ne riait de ces histoires, et où l'on croyait plus que moins à la puissance des philtres et enchantements.)



CHAPITRE V

CHAPITRE V.

Des philtres et enchantements à l'époque de la renaissance et des temps modernes (XVIe et XVIIe siècles).— Coup d'œil sur la civilisation de l'Italie. — Philtres et magie naturelle. — Jean-Baptiste Porta. — Aucun n'a plus répandu que lui la connaissance des plantes vénéneuses. — Divers degrés de narcotisation : aliénation mentale momentanée, visions, transformations merveilleuses, onction magique, sabbat, dangereuse cuisine, les magiciennes d'Italie et les voyageurs, hallucinations, leur guérison. — Le Baaras *ou* Cynospastos. — *Le Coca, etc.*

C'est un fait acquis à l'histoire, que l'Italie, au commencement des temps modernes, était placée au premier rang parmi les nations de l'Europe, au point de vue des arts, des sciences et des lettres.

Quelque brillante que fût néanmoins cette civilisation, tout regard investigateur y découvrira sans peine les vices de la corruption la plus raffinée. Le poison, à cette époque, y joue un rôle important; le terrible surnom de *Venenosa Italia* semble être devenu un des titres glorieux de cette antique nation. — C'est le moment où brilla d'un vif éclat la maison de Médicis, c'est aussi celui où les Borgia opposaient au lustre des protecteurs des belles-lettres, des sciences et des arts, les machinations ténébreuses, les conspirations, les intrigues qui ne se dénouaient que trop souvent par le poignard ou le poison — deux moyens aussi terribles l'un que l'autre, qui eurent leur emploi plus encore dans la politique que dans les romans des écrivains contemporains.

En effet, que constate l'histoire? Presque dans chaque ville, des haines héréditaires entre des maisons rivales, une *vendetta* presque éternelle, d'autant plus acharnée et sanglante, que les motifs politiques se joignirent à la rivalité personnelle.

Qui pourrait douter alors qu'en ce milieu de *bravi*, l'art de préparer les philtres empoisonnés, de leur donner une séduisante apparence, de les faire prendre avec ruse et habileté n'arrivât pas promptement à un haut degré de supériorité?

On en trouve la preuve en ouvrant un livre fort célèbre à son apparition, et qu'on lit encore avec intérêt : *La Magie naturelle* de Giambattista

Porta. Ce savant était le fondateur d'une sorte d'académie de médecine que le pape Paul IV supprima parce qu'elle s'occupait d'arts illicites, bien que son véritable but fût la recherche des secrets nécessaires à l'art de guérir. Après des précautions oratoires ampoulées à l'italienne qui, comme on le sait, disent beaucoup pour signifier peu, Porta démontre néanmoins que la magie naturelle n'est qu'un véritable traité de *toxicologie.*

Ce personnage savant, mais bizarre, a le soin d'apprendre qu'il voyagea en France, en Allemagne et en Espagne, et que partout il eut à se louer de la munificence de plusieurs princes et en particulier du cardinal d'Este, qui prit, dit-il, un vif intérêt à ses travaux.

Pour le sujet qui nous occupe, nous nous bornerons à faire ressortir simplement les faits saillants qui s'y rattachent.

Porta se complaît à énumérer les narcotiques, à s'arrêter sur les effets de leur puissance en établissant trois degrés bien tranchés dans leur action : *la narcotisation*, *l'aliénation mentale momentanée*, *la mort*. Vient-on à forcer la dose du philtre destiné à produire la simple narcotisation, le sujet tombe dans l'hallucination, il a des visions étranges et effroyables, il se croit transporté dans un monde merveilleux, ses facultés sont dans l'ordre inverse; mais si on la double, le délire amènera promptement la mort (1).

C'est à ce propos qu'il expose que la plupart des philtres ont pour base les plantes de la famille des solanées, mais d'un côté il semble se faire un scrupule de traiter ouvertement ce sujet, quand de l'autre il donne sournoisement une longue liste de recettes magiques.

En effet, ces hallucinations que l'on obtient à l'aide de la *jusquiame*, de la *belladone*, du *stramonium* réduits en poudre et mélangés avec les aliments peuvent, dit Porta dans le chapitre consacré à la cuisine, produire les effets les plus étranges : sous leur influence, les convives s'imaginent être transformés en bêtes; on les voit faire les signes de brouter l'herbe comme les bœufs, nager comme les phoques, et barboter comme le feraient les canards et les oies dans les mares.

Le savant italien donne aussi une recette qui est à elle seule capable de renouveler le supplice de Tantale, et faire qu'en présence des mets les plus succulents, des boissons les plus délicates, le convive ne puisse ni manger ni boire.

Voici une jonglerie dangereuse, car si le principe actif et vénéneux de la belladone, l'*atropine*, après avoir été dissous dans le vin, peut violemment contracter le pharynx et arrêter toute tentative de déglutition, il peut tuer aussi complètement : il suffirait pour cela d'une simple distraction.

Son traité *re coquinaria* énumère longuement les plantes de la famille des solanées, la *jusquiame*, le *stramoine*, la *belladone*, la *noix vomique*, l'*aconit*, le *bois gentil*.

(1) Eædem plantæ quæ somnum inducant, si paulo plus propinentur, dementant. (Mag. nat. de Medic. expert : t. 6, ch. VIII, p. 171.)

D'après lui, les restaurateurs et les empoisonneurs sembleraient appartenir à la même profession.

Evidemment, si tous les cuisiniers suivaient cette méthode, ils mériteraient bien ce titre d'empoisonneurs que leur donne Porta; heureusement, s'il est beaucoup de mauvaise cuisine, et des restaurateurs peu recherchés et consciencieux, il est aussi de vrais *Vatel* en ce genre, et franchement, sous ce rapport, la renommée de notre pays n'est pas à faire. Qui peut savoir mieux cela que le corps pharmaceutique français? Il peut en être le juge, comme le disait il y a quelques années un des plus spirituels et sympathiques pharmaciens de Paris, en rendant compte d'une réception et d'un banquet offert aux délégués des Sociétés de pharmacie de France au congrès de Clermont-Ferrand : « Les arts libéraux engendrent les gourmets » (1).

Le livre II de l'ouvrage de Porta traite de l'*onction magique*, par laquelle l'être humain dépouillé, prétend-il, de son enveloppe matérielle, et doué d'une puissance merveilleuse de locomotion aérienne, se trouve en quelques instants transporté au milieu des excentricités des scènes du sabbat.

C'est ici un souvenir de l'âne d'or qui avait déjà trouvé place dans un ouvrage de Cardan (2), seulement Porta fait du *solanum somniferum* la base de cette onction magique, tandis que Cardan y fait entrer la *jusquiame* et l'*opium*.

C'est par ce moyen, pense-t-il, que Circé changea les compagnons d'Ulysse en pourceaux. Il nous apprend aussi que les magiciennes d'Italie attiraient près d'elles les voyageurs trop confiants; elles leur faisaient manger dans du fromage une drogue qui les hallucinait, au point qu'ils se croyaient transformés en bêtes de somme, et les laissant sous l'empire de la croyance d'une telle métamorphose, les sorcières les chargeaient de leurs bagages; le but du voyage atteint, elles lui rendaient la forme primitive.

Qui ne voit tout de suite que les voyageurs étaient sous l'influence d'une drogue qui leur troublait l'esprit, et les magiciennes mettre un terme à cet état en leur donnant un antidote?

D'après Porta, le narcotique employé en pareil cas, serait la *morelle*?

Ces faits cependant sont bien loin d'avoir le mérite de la nouveauté. Ne serait-on pas tenté de croire que les sorcières employaient les mêmes procédés qui sont mentionnés par l'historien Josèphe pour rendre l'halluciné à la raison et au bon sens? Il fait, en effet, la description d'une
ARAS plante qu'il nomme *baaras* avec laquelle les exorcistes hébreux chassaient les démons du corps des possédés. Et qui pourrait affirmer d'une manière positive que des magiciens de cette époque n'abusaient pas aussi, par des moyens à eux connus, de quelques malheureuses victimes? Ce qui peut le faire supposer, sans toutefois avoir peur de trop s'avancer, c'est

(1) *Les Pharmaciens en Auvergne* (France médicale). M. Emile Génevoix, directeur de la Pharmacie Centrale de France.

(2) *De Subtilitate*, chap. XVIII.

la manière dont ils mettaient un terme à l'hallucination en faisant brûler sous le nez du patient le *baaras* qu'Elien (1) décrit sous le nom de *Cynospastos*; il la compare à une espèce d'*algue marine* dont les vapeurs faisaient cesser immédiatement l'état maladif qu'occasionnait au cerveau du patient l'influence d'une plante délétère ! Une conclusion, on le comprendra, semble difficile, car le charlatanisme, les sortilèges, attribuent toujours des propriétés extraordinaires à ce qui est souvent d'une grande et simple vulgarité.

Cependant, pour en terminer avec Porta, tout extraordinaire, bizarre, fantastique, effrayant même, qu'il puisse nous paraître, rendons-lui justice: aucun n'a plus contribué que lui à répandre en Italie la connaissance des plantes vénéneuses. S'il applique même un peu et partout ses combinaisons toxicologiques, nous devons reconnaître le soin qu'il a mis à observer et à décrire les effets de certains végétaux dont aujourd'hui la médecine tire de précieux remèdes. Nous devons aussi lui savoir gré d'avoir recherché, avec non moins de scrupuleuse attention, les antidotes des substances qui procurent des hallucinations inoffensives ou mortelles dont il retrace le tableau avec un incontestable talent.

Nous ne pouvons terminer cette rapide étude sur ce personnage tout particulier, sans dire un mot de l'application de sa connaissance des plantes vénéneuses, au traité de l'art de l'oiseleur (2). Il indique, en effet, pour prendre les oiseaux, plusieurs ingrédients qui les stupéfient, et au moyen desquels on peut s'en rendre maîtres.

Chose plus sérieuse encore, et plus en rapport avec l'intérêt des bergers et des propriétaires de troupeaux; il donne la formule de certains appâts capables de narcotiser le loup. Voici la formule : C'est un mélange *d'aconit tue-loup*, *de verre pilé*, *de chaux vive*, *d'arsenic jaune ou orpiment*, *d'amandes amères et de miel* en quantité suffisante pour obtenir des pilules de la grosseur d'une noisette.

Il fait enfin la description assez détaillée d'une plante jouissant d'une grande réputation chez les Scythes; cette plante suppléait à leur nourriture pendant des jours consécutifs. Lui-même passe pour être l'inventeur de pilules qui, à la dose de deux par jour, empêchaient de ressentir les effets de la faim et de la soif. Nous savons aujourd'hui que le *coca* a cette propriété nutritive.

Les versions d'ailleurs sur ce sujet sont nombreuses. Acosta (3) parle de certaines plantes possédant cette vertu; il nomme le *coca* ou *herbe du Pérou*; il signale une autre herbe qui soutenait de la même façon cavaliers et chevaux. Bien avant Porta, Avicenne a passé pour l'inventeur et le fabricant de pilules qui, de la grosseur d'une fève et prises à la dose de deux, empêchaient les Calédoniens de ressentir les effets de la faim et de la soif; c'était l'art de réduire sous un petit volume des substances

(1) *De Naturâ Animal.* lib. XIV, cap. XXVI.

(2) (*De Acupio*).

(3) Acosta, *Hist. naturelle des Indes*, liv. IV, chap. XXII.

éminemment nutritives. Les tribus Berbères des environs de Bône se nourrissent d'une pâte composée de blé grillé et de miel associée, dit-on, à une plante analogue au *coca* dont parlent les auteurs que nous venons de citer.

Là doivent se terminer en même temps les quelques faits intéressants touchant le savant Porta. On le voit, il peut être considéré comme une fine et bien supérieure intelligence digne du berceau où elle prit naissance; berceau, nul ne l'ignore, d'où sont sortis et la phalange artistique, et l'élan civilisateur dont l'Italie peut revendiquer la gloire au temps de la renaissance.



CHAPITRE VI

CHAPITRE VI.

Influence du rapprochement de la France et de l'Italie sur la connaissance des philtres et enchantements. — Magiciens et sorciers. — Les philtres sont de véritables poisons. — Association des substances toxiques minérales aux végétaux servant à la composition des parfums. — Les parfumeurs de la reine-mère Catherine de Médicis. — Cosme Ruggieri, René le Florentin. — Mort de la reine de Navarre. — Erreur historique. — Edits rendus par l'autorité sur les charmes, philtres, devins, astrologues. — La crainte fondée du poison éveille l'attention des médecins et donne naissance aux préliminaires de la toxicologie. — Coup d'œil succint. — Ambroise Paré en France. — Césalpin à Rome. — Mercurialis de Forli. — Ardouyn de Pise. — Opinion de ces grands médecins sur les poisons. — Leur définition. — Leurs effets. — Les antidotes. — Moyens curatifs et préventifs. — Considérations générales.

Les guerres incessantes, l'occupation plus ou moins longue du Milanais et du royaume de Naples, avaient eu pour conséquence le séjour de beaucoup de Français en Italie.

Beaucoup d'Italiens d'un autre côté, faisant partie de la Cour et de la Chambre des princesses qui épousaient nos rois, vinrent aussi se fixer en France.

Voici donc pourquoi de l'Italie à la France des derniers Valois la transition peut se faire sans efforts, si l'on vient surtout à considérer les causes politiques et capitales qui contribuèrent à rapprocher les deux peuples.

Comme de nos jours, le français s'attachait très-vite aux mœurs, à la littérature, aux penchants d'un pays où ses vues s'étaient soit forcément, soit complaisamment fixées; et voici pourquoi il en résulta parmi nous un attrait irrésistible, une très-vive faveur à tout ce qui pouvait rappeler l'Italie, les *magiciens*, les *philtres*, les *astrologues* et les *parfumeurs*. Ces derniers surtout, habiles à préparer un arsenal de poudres, de parfums, cosmétiques, furent comblés des faveurs de la cour; la sympathie du public ne fut pas en arrière et leur fut grandement acquise.

Croire néanmoins que tous fussent nés en Italie serait se tromper.

René le Florentin et Cosme Ruggieri, complices et auxiliaires de Catherine de Médicis, venus en France, y avaient trouvé de nombreux émules, adeptes peu connus dans l'histoire, sans doute, mais qui n'auraient pu former une si redoutable et importante corporation si la connivence de la Cour d'abord, la crédulité publique ensuite, n'avaient pas exagéré leur renommée et assuré leur fortune.

En effet, d'après l'Estoile, dans son journal de l'année 1587, à propos du supplice d'une magicienne nommée La Miraille, le nombre des sorciers, devins, fabricants de philtres et autres criminels de ce genre, s'était tellement accru sous le règne du roi Charles IX, que leur chef avouait avoir eu jusqu'à 30,000 complices de son art, seulement à Paris, en 1572.

Ce chiffre, avouons-le, est peut-être surprenant; mais tant exagéré soit-il, il fait voir cependant combien les guerres de religion, en portant les haines privées au paroxysme, avaient hâté le développement de pratiques dangereuses et coupables qui fournissaient le poison aux *philtres d'amour* servant principalement dans les conjurations magiques.

L'imprimerie elle-même apportait sa puissance et aidait de ses forces la tourbe des devins et magiciens. Chaque année il paraissait à Paris des espèces d'almanachs ou pronostications qui contenaient des prophéties qui ne se vérifiaient jamais, mais auxquelles on ne cessait pas de croire.

Dulaure dans son histoire de Paris (1) donne le titre de quelques publications, qui non seulement excitaient la foi et l'admiration du peuple, mais encore qui jouissaient d'une vogue surprenante : C'étaient les *prédictions mémorables de Nostradamus*, *l'advertissement ou présage fatidique pour six ans, description du temps à advenir sur toute la France*, *etc.*

Toutes ces superstitions, malgré les édits, favorisées par la Cour, furent accueillies avec un chaud engouement par la population elle-même dont les instincts, il faut le confesser, sont de nos jours encore restés semblables. Les badauds sont de toutes les époques, et Rabelais, avec la franchise toute brutale de son temps, en fait cette vive peinture :

« Le peuple de Paris est tant sot, tant badaud et tant inepte de na-
« ture, qu'un basteleur, un porteur de rogatons, un mulet avec ses cym-
« bales, un vielleux au milieu d'un carrefour assembleraient plus de
« gens que ne ferait un bon prédicateur évangélique » (2).

Quand cependant l'exemple vient d'en haut, que peut ne pas faire le peuple ? Voici pourquoi on croyait beaucoup aux revenants, aux sorciers, aux divinations, aux enchantements, car la reine Catherine de Médicis, infatuée de ces misérables niaiseries, accordait aux magiciens et aux astrologues une faveur sans bornes, ce qui propagea leur nombre et établit leur crédit.

Les sorciers, fabricants de philtres, les magiciens, les astrologues, sont tous considérés comme empoisonneurs. Les morts inattendues qui se produisirent sont attribuées aux machinations ténébreuses de ces crimi-

(1) T. II, page 28.

(2) *Gargantua*, liv. I, chap. XVIII.

nels; et le peuple ne se trompait pas quand il attribuait la mort de Charles IX à Ruggieri, que Catherine eut beaucoup de peine à faire échapper au dernier supplice, et celle de Jeanne d'Albret au parfumeur René le Florentin.

En effet, Ruggieri fut condamné en 1574 aux galères par le parlement. « Mais, dit l'Estoile (1), Catherine, alarmée du sort de son cher compa-« triote, écrivit au procureur général de cette Cour; elle parvint à sau-« ver Ruggieri du supplice qu'il devait subir, et, pour le dédommager « des peines de la prison, elle lui donna l'abbaye de Saint-Mahé, en « Bretagne » (1).

A propos de la mort de Jeanne d'Albret, il est bon de relever une erreur dont se sont emparés les romanciers et dramaturges, et que certains historiens ont trop légèrement acceptée comme une vérité. Ce n'est pas pour avoir mis des gants parfumés que mourut la reine de Navarre, mais pour avoir mangé des confitures d'Italie empoisonnées. En effet, après la réconciliation avec la Cour, elle fut, dit un contemporain, « sous « couleurs de caresses, menée çà et là ès maisons des plus factieux où « ayant fait quelques banquets, et ayant tasté des confitures d'Italie, au « retour tomba malade au lit, duquel elle ne bougea pas jusqu'à ce que « cinq jours après, elle eut rendu son âme à Dieu. »

C'est l'arsenic qui, réduit en poudre impalpable, servait à rendre mortels les sucreries et les parfums : l'habileté de ceux qui travaillaient à ces terribles préparations était devenue à un tel point de perfection que, dans beaucoup de cas, la mort pouvait être attribuée à une cause toute naturelle.

Ne nous étonnons donc plus alors si les grands médecins de cette époque, et à leur tête Ambroise Paré, se soient occupés de l'arsenic. Car philtres, breuvages et parfums, tout l'arsenal des maléfices avaient malheureusement pour base ce mortel et terrible poison. C'est qu'en effet les proportions que prenaient ces préparations étaient si considérables, la terreur qui en était le résultat si grande, qu'on avait recours à une foule de précautions pour tâcher de s'en garantir.

Ces frayeurs justifiées, formèrent insensiblement la *source de la science toxicologique*. A ce propos, sans sortir du cadre que nous nous sommes tracé, il ne sera pas sans intérêt, croyons-nous, de jeter un rapide mais attentif coup d'œil sur ces singulières époques. La *toxicologie* commence à y poser sérieusement ses jalons, et à préparer des voies pour les temps à venir. Ce sera l'honneur de notre siècle, grâce aux savants qui l'ont illustré et qui de nos jours l'illustrent encore, d'avoir établi définitivement une science dont les résultats sont d'une utilité si grande à l'intérêt de l'humanité tout entière.

---

(1) Mémoires pour servir à l'Histoire de France, par l'Estoile t. I, page 67 et suivantes.

§ I

Suivant les doctrines de Dioscoride, de Celse et de Galien, augmentées de celles de Paul d'Egine, les grands médecins de la renaissance consultaientsouventlesœuvres d'Avicenne, d'Averroès,célèbres médecins arabes du moyen âge,qui héritèrent eux-mêmes de la gloire d'Hippocrate, d'Aristote etde Galien. Ils répetèrent en le disant mieux ce qui a été écrit sur ce sujet par tous ces hommes remarquables, et recherchèrent les antidotes en étudiant l'effet des poisons.

C'est qu'il faut le dire, ils avaient là de grands modèles; car, pendant que le monde musulman resplendissait d'une vive lumière, pendant malheureusement aussi que le monde chrétien était ravagé par les invasions successives des barbares, les médecins musulmans traduisirent en leur langue les ouvrages grecs de médecine, puis par leur science et leurs observations, finirent par servir de guides et à établir le fondement des études dans la plupart des écoles de l'Europe et notamment dans celle de Montpellier. Ce n'est donc cependant qu'à partir du dix-septième siècle que la médecine commença à sortir de sa torpeur; car, au moyen âge, elle n'emprunta guère aux médecins arabes qu'un engouement très-irréfléchi pour les sciences occultes, que devaient renouveler chez nous les prodiges de l'art hermétique ou de l'Alchimie.

Néanmoins, rendons justice aux alchimistes, qui, n'ayant pour but que la transmutation des métaux, n'ont pas cherché à étudier d'une manière toute particulière les propriétés toxiques des combinaisons métalliques qu'ils découvrirent; ce n'est que vers la fin du moyen-âge qu'ils songèrent successivement à tirer profit de la crédulité et de la cupidité humaine. C'est à cette époque que chacun s'évertua à composer ces élixirs, ces pommades, ces poudres qui guérissaient quelquefois, et qui plus souvent donnaient la mort. Personne n'ignore que le premier médecin de l'époque dont nous retraçons rapidement l'histoire fut Ambroise Paré. — Son étude sur les contrepoisons est très étendue : il passe en revue les différents antidotes et rend un compte détaillé de ses expériences.

Ayant habité l'Italie en qualité de chirurgien en y suivant le colonel-général de l'infanterie française, il avait pu voir ce qui se passait au-delà des Alpes, aussi tout un chapitre de son grand ouvrage est consacré à l'empoisonnement par l'arsenic. Il en recherche avec soin les antidotes et celui qu'il met à la tête de tous est la thériaque prise dans du vin de Malvoisie.

Toujours sous l'influence du serment d'Hippocrate, il ouvre son livre XXXI, par une protestation solennelle.

« Si j'écris sur les poisons, dit-il, c'est par le désir que j'ai toujours « eu et aurai toute ma vie de servir Dieu et le public, avec protestation

« devant Dieu, de ne vouloir enseigner à mal faire, comme aucuns mal-
« veillants me pourraient taxer ; aussi je désirerais que les inventeurs de
« poisons fussent avortés dans le ventre de leur mère. »

Il ajoute encore : « Les poisons ont été inventés pour artifices et *sublimations*, des méchants traîtres et parfumeurs. » Ces derniers sont surtout désignés comme *criminels* qu'on devrait chasser du royaume de France.

C'est qu'en effet, de son temps, le célèbre chirurgien avait bien l'occasion de se livrer à de telles recherches. Les parfumeurs de Catherine de Médicis avaient maintes occasions d'user de leur art criminel. — Tout en poursuivant ces études en énumérant les contre-poisons de l'arsénic, il en revient toujours aux cordiaux, proscrivant avec énergie le *Bezahar* ou pierre d'Espagne, qu'une expérience cruelle et décisive, faite sur un malheureux condamné à mort, avait déclaré vaine et inerte, car un vin généreux, une liqueur tonique peuvent en effet rendre à l'estomac ses forces ébranlées, et lui permettre de réagir plus énergiquement contre les causes d'altération qu'il a subies. C'est sans doute dans le même but qu'il proscrit aussi la saignée.

A cette sinistre et singulière époque, la frayeur inspirée par le poison était parvenue à un tel degré, que l'on vit en Occident se pratiquer, même dans les maisons particulières, une coutume venue de l'Orient, et principalement des rois de Perse, c'est-à-dire de faire déguster par un homme de confiance les mets servis sur la table au moment des repas.

En effet, ce qui confirme pleinement les appréhensions et les craintes bien fondées contre cet ennemi invisible, *le poison*, ce sont les édits royaux antérieurs, même à l'époque qui nous occupe (XVI[e] siécle). Ces édits « défendaient toutes sortes de sorcellerie et de magie, *et divinations*, *de philtres*, d'invocation de démons, de *caractères* de maléfice, de *breuvages* pour faire aimer, d'enchantements pour troubler l'air, ou exciter les grêles et tempêtes, faire périr les fruits de la terre, ou le lait des bestiaux, les ôter aux uns pour les donner aux autres, les charmes par ligatures, et généralement tout ce qui s'opère par art magique, les mathématiques, c'est-à-dire l'astrologie judiciaire, les augures, les prédictions de l'avenir et l'explication des songes. »

Les règlements établis par les édits « voulaient que tous ceux qui exercent les arts diaboliques fussent réputés exécrables, et qu'ils fussent traités comme des voleurs; ils ordonnaient aussi que ceux qui venaient les consulter, touchant la vie du Prince ou du salut de l'Etat, fussent punis de mort, de même que celui qui aura été consulté et qui aura répondu ; ils portaient enfin que ceux qui se vanteraient seulement de pouvoir prédire l'avenir seraient fustigés et chassés des villes. »

Ces dispositions de l'autorité, on le voit, étaient fort sévères; elles furent corroborées, car le besoin s'en fit sérieusement sentir, par l'ordonnance de Charles IX (1560) (1). C'est que dans la famille royale on se souve-

(1) Ces édits, on serait tenté de le croire, ne détruisaient même pas après leur publication l'amour passionné des philtres et enchantements, pas plus que la confiance dans la vertu des talismans, même dans la famille royale, car la reine Catherine de Medicis, mal-

nait d'avoir lu dans l'histoire le récit de l'attentat contre les jours du roi Charles V (1), et ceux de sa famille, et que *l'arsenic sublimat* donné par la main criminelle du ménestrel Woudreton sur l'instigation de Charles de Navarre, était la substance qui devait servir à l'accomplissement de ses funestes desseins. (Juvénal des Ursins, et Charles de Navarre, par Mortonval, vol. 2, page 304.)

§ II

Pendant qu'incidemment le célèbre Ambroise Paré s'occupait des poisons en France (car il était avant tout chirurgien), le médecin romain Césalpin faisait de son côté une protestation analogue. Il traite spécialement des poisons mêlés à la nourriture, et donne le moyen de pouvoir s'en garantir. Ce moyen adopté généralement par les seigneurs de son temps, consistait à faire servir les mets dans des vases d'*électron*. Le métal de ces vases assez semblable à notre vermeil, et pour sa couleur à l'ambre jaune dont ils empruntent le nom, se ternissait, dit Césalpin, au contact d'une substance vénéneuse. Il en était de même de certaines pierres précieuses qui, après un séjour plus ou moins prolongé dans une préparation culinaire, devaient par l'altération de leur transparence naturelle, révéler la présence du poison, si le plat suspect en contenait réellement. On serait en droit de voir ici l'expérience encore aujourd'hui acceptée comme concluante, quoiqu'elle le soit fort peu, par laquelle bon nombre de ménagères espèrent s'assurer, à l'aide d'une cuillère d'argent, si les champignons qu'elles ont accomodés sont vénéreux ou comestibles?

Césalpin, était l'ennemi juré des médecins alchimistes, dits médecins

gré ces ordonnances, en était plus partisan que jamais. Elle qui avait gouverné la France sous quatre rois, avait encore plus de confiance dans le savoir de son astrologue, que dans les conseils de ses ministres et sa propre perspicacité. Dans un remarquable ouvrage, *Antoine de Laval et les écrivains Bourbonnais de son temps* (Moulins 1870), M. Faure dit que la reine-mère Catherine se plaisait beaucoup à discuter savamment les questions à la mode, comme en 1584 à Saint-Maur-des-Fossés, lorsque malade de la goutte, elle réunit dans sa chambre les grands de l'un et l'autre sexe pour les faire discourir sur les *philtres, charmes* et sortilèges d'amour, et enchantée de ce qu'avait dit sur ce sujet Antoine de Laval, géographe du roi, capitaine de son parc et château-lès-Moulins en Bourbonnais, maître des eaux et forêts de cette province, le pria de composer un traité sur ce grave sujet..., (H. Faure, docteur ès-lettres). Antoine de Laval, etc. Page 299.

(1) Sous le règne de Charles VI, les sciences magiques, cabalistiques, et les philtres, commencèrent d'attirer la faveur générale. Ce malheureux monarque, à qui une maladie mentale laissait peu de moments lucides, ayant appris que Nicolas Flamel avait le pouvoir de prolonger la vie, et que, enseignant la *voie linéaire*, il mettait en garde contre les poisons, voulut s'en servir. L'histoire rapporte que ce prince chargea le sire de Cramoisi, maître de requêtes au parlement de s'occuper de ce fait, mais qu'on n'en sut jamais le résultat. (Histoire de la philosophie hermétique. Tome I, page 217.)

rationnels, il ne les tenait guère en grande estime, craignant de rencontrer sous leur titre de médecin chimiste, la qualité d'empoisonneur (1).

L'homme qui cependant au seizième siècle fit faire le plus de progrès à la science toxicologique, fut Jérôme Mercurialis de Forli. Maximilien II, guéri par lui d'une maladie grave, le créa comte Palatin; mais fuyant les honneurs, Mercurialis, après avoir professé quelque temps à Padoue, se retira dans sa ville natale, où il continua à écrire ses importants ouvrages. Celui qu'il composa sur les poisons atteste à la fois son érudition et sa sagacité. Il l'a divisé en deux livres; le premier traite des généralités, le second renferme la description de chaque poison en particulier. Il donne des poisons, cette définition énergique : *Venena sunt medicamenta mortalia*, et après avoir rappelé qu'ils se distinguent des médicaments ordinaires en ce qu'ils agissent par doses infinitésimales, il recherche quel peut en être le principe actif. Leur action, dit-il, *est encore un mystère;* ainsi *de l'aimant qui attire le fer*, *du feu qui brûle*, *de la lumière qui éclaire?* En sait-on beaucoup plus aujourd'hui malgré les révélations surprenantes de la chimie? Qui pourrait, par exemple, expliquer d'une manière satisfaisante pourquoi l'arsenic à l'état métallique ou privé d'oxigène est inoffensif, et comment il se fait que sa force toxique croisse ou diminue à mesure qu'augmente ou diminue son oxygène ? Par quelle mystérieuse et terrible combinaison l'oxygène, ce gaz si nécessaire à notre existence, contribue-t-il à nous donner la mort lorsqu'il s'unit à l'arsenic métallique ? Quant à l'utilité des substances vénéneuses, Mercurialis la trouve ironiquement dans un passage de Pline (2). « C'est dit l'auteur latin, un moyen offert aux hommes perdus d'infamie, de débarrasser promptement la société de leurs personnes. »

D'après leur action dynamique, Mercurialis établit deux catégories pour les poisons ; les chauds et les froids. Les premiers, dit-il, tuent en augmentant le calorique et en enflammant l'organisme ; les seconds en absorbant la chaleur naturelle : ce sont les poisons froids. Dans cette circonstance il préconise comme moyen préservatif de mettre les empoisonnés dans le corps d'un bœuf ou d'un cheval récemment tué. Opération qui avait pour résultat de donner au malade la chaleur animale qu'il a perdue. L'auteur pour son compte l'adopte, et dit que César Borgia ne fut sauvé du poison que par ce moyen. Il n'admet pas, comme Avicenne, que dans tous les cas les poisons agissent exclusivement sur le cœur, mais il est d'accord sur un autre point avec le savant arabe, et comme lui il croit que les substances toxiques pénètrent dans l'organisme par absorption ; les organes vides pompent pour ainsi dire le poison. Ne pourrait-on pas voir dans ce langage un peu obscur, une sorte de définition de l'endosmose dont M. Dutrochet a si bien de nos jours établi les lois? Mercurialis avait étudié l'action réciproque des poisons dans l'économie du corps humain; il savait que la force des uns

(1) « O bone Deus, s'écria-t-il, in quantis angustiis infelices œgrotantes versantur, *cum medici rationales* quid agunt, nesciunt » (de Venenis, Francf. 1605.)

(2) Venena non ad alium finem esse producta a naturâ, nisi, ut homo constitutus infamiâ, tormentis et œrumnis, posset statim miserias omnes cum vitâ finire (Pline lib. II, cap. XII, page 74.

peut être détruite par celles des autres. Il condamne la saignée parce que le vide qu'elle fait dans les vaisseaux favorise l'absorption des substances vénéneuses, et en accélère les effets ». S'il s'agit d'un poison pris par la bouche il conseille ce double traitement : provoquer la prompte expulsion des substances toxiques par les vomissements, les urines, les sueurs, en neutraliser l'action par l'emploi du lait. Comme il importe de faire sortir le poison par la voie qu'il a prise pour entrer dans le corps, Mercurialis recommande surtout les vomissements ; il les obtient par divers moyens mécaniques, mais on ne doit jamais dans ce cas employer l'*ellébore*. Le malade sera tenu eveillé tout le temps que dureront les symptômes d'intoxication. En effet « le sommeil est trompeur, il est souvent le résultat de l'asthénie et produit une sorte d'asphyxie, ce qui paralyse l'action des médicaments, tandis que le venin se glisse plus facilement dans les veines à la faveur du repos que procure le sommeil ». Le deuxième livre de son ouvrage traite de chaque poison en particulier. Le chapitre IX est plus spécialement consacré à l'acide arsénieux dont il étudie avec sagacité les effets sur notre corps. Comme contre-poison il indique : le *vin d'absinthe*, le *vin opiacé*, l'*infusion de cannelle dans le vin* et autres remèdes analogues.

Ardouyn de Pise propose à peu près les mêmes procédés que Mercurialis dans la plupart des cas d'empoisonnement : faire évacuer le poison par des remèdes dynamiques en agissant d'après la loi des contraires. Il trouve au mot venin une étymologie spécieuse : « Il vient, dit-il, de *veines*, car c'est par les veines et les artères qu'il pénètre dans le corps. » *Vena* en effet, d'où nous avons tiré *venelle*, signifie chemin dans la basse latinité.

Parmi les renseignements curieux qu'il fournit sur les poisons minéraux, nous remarquons le suivant qui explique pourquoi, de son temps, les empoisonnements, soit par les philtres ou par toute autre manière, étaient plutôt causés par l'*orpiment*, plutôt que par les oxydes d'arsenic. C'est que l'orpiment ou arsenic jaune s'achetait à vil prix, en Allemagne, tandis que l'arsenic blanc venait de l'Orient où les Vénitiens l'allaient chercher à grands frais. Il étudie d'une manière toute particulière l'*arsenic sublimé que les parfumeurs, empoisonneurs et fabricants* de philtres administraient presque toujours dans de l'alcool ou de l'eau distillée. Au nombre des savants, qui en ce temps-là parlèrent du contre-poison de l'arsenic, il faut citer Léonard de Fioraventi de Bologne, l'inventeur du baume qui figure aujourd'hui dans nos pharmacies et employé encore par la médecine actuelle. Il assure avoir opéré des guérisons merveilleuses, il recommande ce baume auquel il donne différents noms comme le contre-poison souverain de l'arsenic ; il prescrit d'en oindre tout le corps du malade. A ce sujet, il raconte comment il avait parfaitement rétabli un homme empoisonné par une femme avec un *Philtre d'amour* dans lequel elle avouait avoir mis *deux grains d'arsenic*. « Appelé, dit-il auprès du malade qui était mourant, je fis comprendre à cette femme qui si son mari venait à mourir, elle serait infailliblement punie comme empoisonneuse, et que si elle ne me trompait pas sur l'espèce de poison dont elle s'était servie, je parviendrais à la sauver. » Ce dernier fait

démontre amplement que le contre-poison de l'arsenic employé par tous les grands médecins dont nous venons d'examiner succinctement les appréciations étaient les cordiaux soit à l'intérieur, soit à l'extérieur, comme possédant la plus rapide et la plus sûre efficacité.

Ainsi donc la fin du XVIe siècle commença à influer sur l'étude raisonnée de la science des poisons. L'intoxication donna lieu à des observations pratiques et positives, que ne possédèrent point les siècles précédents.

Presque toute la durée du XVIIe ne fait guère néanmoins avancer de beaucoup la toxicologie. Ce n'est qu'à la fin que des réformes sérieuses paraissent vouloir surgir, car, comme nous le verrons encore en poursuivant cette modeste étude, une recrudescence dans les *Philtres* et empoisonnements semble s'y affirmer davantage et malgré toutes les précautions et les soins indiqués par les savants de l'époque, le crime n'en continuait pas moins dans l'ombre son œuvre de destruction.

CHAPITRE VII

CHAPITRE VII.

Etat de la science des Philtres et des poisons sous le règne de Louis XIII et la minorité de Louis XIV. — Créotion des sociétés savantes. — Ecole expérimentale. — Les savants étrangers en communication avec les savants français. — Robert Boyle. — Fludd. — Glauber. — Kunckel. — Beker. — Sala. — Leur opinion sur les philtres et les charmes. — La médecine spagyrique et la médecine Galénique. — Controverses. — Discussions. — Réformes naissantes dans la médecine et la toxicologie. — Les poudres de succession et de sympathie, sous le roi Louis XIV. — Affaire des poisons. — La Brinvilliers. — La Vigouroux. — La Voisin. — Gaudin de Sointe-Croix. — Cassette des poisons. — L'Aqua Tofana ou Aquetta di Napoli. — Quels étaient les poisons les plus employés à cette époque. — Secrets. — Charmes. — Philtres. — Influence du rôle des sociétés savantes sur la chimie et la toxicologie à la fin du règne de Louis XIV. — Leur impulsion progressive. — Lefebvre, Glazer, Nicolas Lémery. — Leurs travaux ouvrent de nouveaux horizons. — Définition du poison ; Expériences, etc.

§ I

Le règne de Henri IV ne présente rien de particulier pour l'histoire proprement dite de la Toxicologie et des Philtres.

La guerre de trente ans qui ravagea l'Allemagne, les troubles civils de la Grande-Bretagne, le règne agité de Louis XIII, la minorité de Louis XIV, avaient comprimé un instant le mouvement progressif de la science.

Cependant quelques hommes sérieux vivant loin du monde, et étrangers à la politique, se réunirent, et charmèrent leurs heures de loisirs par l'étude de la chimie et des sciences naturelles. Nous devons voir dans ce fait le berceau des sociétés savantes. Ces hommes d'élite qui les composèrent donnèrent une puissante impulsion à la science, tant en entretenant des rapports avec les savants de leur époque et de nationalité étrangère, que par ceux qu'ils avaient avec ceux de la mère patrie. Ils posèrent les premières lois d'une science qui, sagement raisonnée, devait être plus tard approfondie par leurs successeurs d'une manière complète.

Le dogmatisme spéculatif avait vécu, la philosophie chimique fut révolutionnée par Francois Bacon; il la transporta dans la science d'obser-

vation, un nouveau système fut adopté, l'école expérimentale prit naissance.

D'ailleurs, au moyen-âge, d'autres illustrations, à la tête desquelles il faut placer Albert-le-Grand, avaient reconnu la nécessité d'interroger l'expérience à l'aide de la raison. La méthode expérimentale commença donc à produire des effets salutaires; la discussion transformait les théories et les pratiques anciennes, la science s'enrichit alors de domaines nouveaux qu'exploitèrent magnifiquement plus tard de hardis et intelligents génies.

Toutes les nations y apportèrent leur contingent, et de tous côtés surgirent des hommes illustres. L'Angleterre, la Belgique, l'Ecosse, l'Italie et l'Allemagne donnèrent aux travaux d'esprit des représentants les plus autorisés. Et comme la France commençait déjà à porter haut l'étendard de l'intelligence, elle vit se grouper autour d'elle ces infatigables pionniers, qui l'aidèrent dans ses efforts civilisateurs et progressifs.

C'est l'époque où la Belgique nous fait connaître Van-Helmont. Ce chimiste travailla d'une manière complète les gaz, les eaux minérales; il construisit le thermomètre, et donna naissance à un nombre considérable d'observations relatives à la Chimie technique, à la Pharmacie, à la Toxicologie.

En Ecosse, Robert Boyle imprima une solide impulsion à cette dernière science, il fit des expériences sur les animaux, en infiltrant dans leurs veines, alternativement poisons et antidotes; remarquant la grande analogie qu'offrent certaines affections avec les symptômes et la marche des empoisonnements, il mit en avant l'idée que le choléra et la peste pourraient bien n'être que le résultat d'une véritable intoxication causée par les molécules arsenicales ou tout autre agent vénéneux suspendu dans l'air.

Les Philtres qui ont pour base les plantes toxiques ne lui sont point étrangers. Il en consigne tout le mauvais côté, reconnaît leur abus ; il s'élève d'une manière honnête, et en même temps sévère, contre leur emploi, et contre les conséquences funestes qu'ils sont susceptibles de faire naître. Leur composition ne varie pas quant aux substances : les *Solanées* en forment toujours la base.

Il reconnaît avec justesse que la vraie science peut seule faire cesser de telles aberrations. Comment alors pouvoir se mettre en garde contre de si fallacieuses théories ? Il en donne ainsi le moyen :

« La physique, la botanique, la chimie, la médecine et l'agriculture, toutes les sciences en un mot, doivent se donner la main, se prêter une assistance mutuelle, pour faire discerner le *vrai du faux*, *l'utile du nuisible*.

Qui parlerait mieux aujourd'hui ? Et qui n'a pas mieux touché le point délicat d'une proposition si véritable? La science, en effet, a la même origine, ses branches quoique variées sont sœurs, les mêmes lois président à leur développement pour les faire aboutir à un résultat uniforme, qui peut se résumer en deux mots : civilisation et progrès !

Puisque l'époque que nous traversons nous présente certaines personnalités scientifiques remarquables, nous ne pouvons passer sous silence un des savants les plus extraordinaires de ce temps. Robert Fludd, né à Milgat, comté de Kent, s'occupa de physique, de chimie, de l'histoire des poisons et des Philtres, et partant de la Toxicologie. Esprit élevé en même temps que profond, Robert Fludd est loin d'être matérialiste, il rattache les phénomènes du monde physique à ceux du monde surnaturel et dit : « que l'âme qui anime le corps tend à s'élever ainsi que la flamme vers les hautes régions. »

Cependant il ne touche à la partie de la science qui nous occupe qu'avec une certaine terreur. Selon lui elle renferme de profonds et terbles mystères, ses arcanes sont presque impénétrables.

Quelle est, se demande-t-il, l'action des substances toxiques sur le cerveau et sur le sang ? Qui pourrait bien la définir ? Et sans donner précisément de conclusions, il énumère une série d'observations plus dramatiques les unes que les autres dont il assure avoir été le témoin oculaire. — Il flétrit les adeptes d'une fausse science, non sans toutefois avoir essayé de ramener dans la voie honorable ceux qui s'en éloignaient. — « Les *Philtres* et *Charmes*, dit-il, sont plus ridicules les uns que les autres, dangereux même et criminels. Ce qui inspirerait mieux l'amour à une femme mondaine, serait un Philtre composé de fleurs *en riches diamants*, plutôt que de végétaux toxiques, plus nuisibles les uns que les autres. » Nous le savons du reste, les philtres composés de poisons végétaux empruntèrent aussi leur action aux substances minérales. Cette circonstance déterminera les chimistes et médecins de ce temps, à fixer plus spécialement leur attention sur les minéraux dits toxiques.

Nous touchons dès lors à une période où ces préparations causèrent de graves discussions au sein des Corps savants. Discussions qui, au premier abord, sembleraient oisives; mais qui étaient rendues pour ainsi dire nécessaires, pour l'instruction des uns et la sauvegarde des autres.

De savants chimistes de ce temps, comme Glauber, firent une dure controverse aux médecins qui refusaient opiniâtrement de reconnaître la nécessité ou l'importance de la chimie dans l'art de guérir. Toxicologue émérite pour son époque, il fait l'histoire des substances vénéneuses : *antimoine*, *sublimé corrosif*, *cobalt* ; et est en opposition avec de savants naturalistes de son temps, qui faisaient la guerre aux partisans novateurs du système spagyrique. A la tête de cette opposition il faut citer Kunckel, Becker et particulièrement Sala, qui établit l'*anatomie de l'antimoine*, en en discutant les propriétés toxiques. Il fait aussi entrevoir l'émétique, qui jusque-là, paraît-il, n'avait pas été employé en médecine. L'acide phosphorique, l'huile de vitriol et l'histoire de beaucoup de substances toxiques, n'échappent point à sa sagacité. Il termine sa dissertation par ces paroles, posées comme avertissement et prudence : « Quiconque aime sa santé doit se tenir en garde contre ces médicaments. »

C'est qu'en effet des mains criminelles n'hésitaient point à s'en servir; rien ne leur était plus facile d'administrer, sous l'aspect de *remède*

ou sous la forme de *charmes*, ces substances toxiques à ceux qui subissaient les ennuis d'un trop long mariage ou qui, sur leur demande, voulaient hâter le décès d'un riche parent dont ils convoitaient depuis longtemps la fortune. L'impunité était souvent malheureusement acquise, on attribuait la mort à une cause purement naturelle : les recherches précises n'existant encore qu'à l'état d'enfance.

Nous allons cependant entrer dans une période où la science des philtres empoisonnés semble être étudiée d'une façon plus pratique et plus positive. La lumière se fera, l'observation naissante la rendra plus éclatante encore.

§ II

La fin du dix-septième siècle vit s'accomplir d'importantes modifications dans l'exercice de la Médecine et de la Pharmacie et dans l'étude des poisons.

Ces modifications étaient devenues si nécessaires, que le Théâtre lui-même, sous une forme exagérée sans doute, mais vraie au fond, les réclamait depuis longtemps. M. Fleurent, M. Purgon existaient avant que Molière n'en fît des types immortels. Les hommes de l'art se dépouillèrent en grande partie d'un langage et d'un appareil ridicules, dont on se moquait à juste titre; la méthode expérimentale se développa de plus en plus et surtout après la fondation de l'Académie des Sciences; le corps médical se fit remarquer par un plus grand savoir et plus de dignité.

Quoiqu'ils ne fussent pas réunis comme autrefois à la corporation des épiciers, on les reléguait volontiers au rang des barbiers et des empiriques de bas étage. Une réaction honorable s'opéra dans l'opinion publique sur l'importance de leur art, et la Pharmacie tendit de jour en jour à devenir ce qu'elle devait être et ce qu'elle est à présent : *l'auxiliaire intelligente et non plus l'esclave aveugle*, *la servante dédaignée de la médecine.*

Ce changement fut favorable aux progrès de la toxicologie. — La chimie, alors mieux étudiée, fournit de nouveaux remèdes, mais comme ses lois n'étaient pas fixées, les préparations *antimoniales*, *arsenicales*, *ferrugineuses* et *mercurielles*, donnèrent lieu à d'interminables discussions entre les médecins et les savants. Il ne faut pas les critiquer, mais plutôt y voir le désir qu'avaient les praticiens de faire la lumière sur des questions qui étaient malheureusement bien obscures.

C'est qu'à ce moment on n'eût jamais plus besoin de lumière, car le crime trouvait dans *la poudre de succession*, *les charmes*, *les philtres*, *les talismans*, *les poudres de sympathie* et autres préparations semblables, les plus terribles de ses complices. — Ces poudres foudroyantes, ces philtres empoisonnés pénétraient partout, si bien qu'il se produisit en Europe et prin-

cipalement en France, une véritable épidémie d'empoisonnements. Ces charmeurs, en effet, étaient tous empoisonneurs.

Dans tous les temps, le crime d'empoisonnement a été un fléau pour la société, aussi les législateurs ont-ils cherché à le frapper des plus rudes châtiments. Dans les premiers siècles de Rome on trouve déjà en vigueur des lois fortement répressives. Mais deux cents ans avant l'ère chrétienne les mœurs y étaient tellement relâchées et l'empoisonnement si généralement répandu, qu'au rapport de Tite-Live, cent cinquante dames romaines furent condamnées pour avoir employé les philtres et charmes empoisonnés. — Cet art funeste avait fait tant de progrès, qu'il s'établit à Rome une Société de jeunes femmes mariées pour l'exploiter. Elles avaient pour présidente Hieronima Sparra, diseuse de bonne aventure; elles aidaient de leurs mystères les héritiers impatients et les femmes mariées à qui la chaîne de l'union paraissait devenir trop lourde. — Elles furent cependant toutes arrêtées et celles qui confessèrent leur crime, à l'exception de Sparra, qui fût pendue avec trois de ses complices, furent condamnées au fouet et au bannissement.

Si nous reportons un regard si loin et si en arrière, c'est que, par un revirement du sort, un même fléau inquiéta la société sous le règne du roi Louis XIV. — Les mêmes événements, les mêmes crimes et les mêmes convoitises qui les excitaient se remirent au jour; la France en fut douloureusement affectée. Si en 1676 et en 1680 la Brinvilliers, la Voisin, la Vigouroux, Exili, Gaudin de Sainte-Croix ne furent pas moins célèbres par leurs crimes et par le supplice qui y mit un terme, et si les annales romaines offrent des noms aussi infâmes, c'est là une preuve évidente que le crime d'empoisonnement fut aussi fréquent dans notre pays qu'en Italie.

C'est un fait historique incontestable, que sous le règne de Louis XIV, à partir de 1665, les *secrets*, les *charmes*, les *philtres* et les *poisons* furent à leur apogée. — Non-seulement les hommes en subissaient les terribles et funestes conséquences, mais encore les troupeaux en étaient victimes.

Les sorciers, les empiriques, les devins, par la vente d'une multitude de remèdes secrets, en même temps chimiques et poisons pour la plupart, exerçaient leur art funeste et dangereux. C'était le moment où le chevalier Degby et plusieurs autres charlatans débitaient aux trop crédules clients, la poudre de sympathie. — C'est peut-être là l'origine du proverbe : *jeter la poudre aux yeux*.

Les empoisonnements se succédaient alors avec une telle rapidité, que la justice s'en émut. L'*affaire des poisons* donna naissance à la création de la Chambre ardente. qui, installée à l'Arsenal, devait statuer sur le sort des criminels, jetant par leurs méfaits le trouble dans le royaume et les familles.

En 1676, une femme jeune et belle, La Brinvilliers (Marie-Marguerite Dreux d'Aubry, marquise de), fille d'un lieutenant civil, épousa en 1651 le marquis de Brinvilliers. Dissolue dès l'enfance, cette femme, jolie, pleine de grâce, d'un extérieur modeste, s'éprit de Gaudin de Sainte-Croix, officier de cavalerie, et le scandale fut tel que l'officier fut enfermé à la Bastille.

Là il apprit l'art funeste de composer les plus subtils poisons de l'Italien Exili, qui avait fait périr à Rome plus de cent cinquante personnes, sous le Pontificat d'Innocent X.

Sorti de prison, il apprit ses secrets à la marquise. Celle-ci, au bout de quatre ans, avait fait beaucoup de victimes. Sans motif de haine ou de vengeance, elle empoisonnait époux, parents, domestiques, jusqu'à des pauvres à elle inconnus, auxquels, sous prétexte de charité, elle portait dans les hôpitaux des friandises empoisonnées qui devaient leur donner la mort.

Elle joignait à ses pratiques homicides une apparence de religion, et en *cornettes montées*, elle avait droit au banc-d'œuvre de sa paroisse; ses valets *avaient des livrées de petit vert*, ainsi qu'il appert des pièces judiciaires.

Sur ces entrefaites, Gaudin de Sainte-Croix s'asphyxia par mégarde, on trouva chez lui une cassette adressée à la marquise, et qui contenait des paquets de poisons et des lettres attestant les crimes de cette horrible empoisonneuse. Elle s'enfuit à Liége, mais elle tomba dans les mains de la police française, et le 16 juillet 1676, elle fut brûlée.

Les substances avec lesquelles avaient été commis les nombreux empoisonnements dont était accusée la marquise de Brinvilliers, étaient *le sublimé corrosif*, *l'opium et surtout l'arsenic*. Ce sont du reste les poisons qui furent trouvés dans la cassette de Sainte-Croix, par la commission médico-légale constituée à ce sujet.

L'exécution de cette criminelle profita peu. — Les empoisonnements et les pratiques magiques auxquels on les associait répandaient la terreur et l'épouvante dans les familles, où chaque jour on voyait tomber de nouvelles victimes de la haine ou de la rapacité.

En 1680, on crut voir se renouveler le crime de la Brinvilliers, par la Vigouroux et Catherine Deshayes-Monvoisin, autrement dit la Voisin.

C'étaient des femmes de mœurs plus que suspectes, dont le manège attira l'attention de la police. Plusieurs morts subites firent soupçonner des crimes secrets. Elles trafiquaient les poisons de l'Italien Exili, qui avait fait dans ce genre d'horribles découvertes. Leur commerce consistait dans la vente d'essences, des poudres dites *de succession*, *des breuvages*, *des philtres* et se mêlaient aussi de prédire l'avenir. Avec ces talents, elles virent arriver chez elles une foule de gens de tous les états, de la cour et de la ville.

Leur maison devint un sujet d'intrigues et de séductions. On découvrit que leur trafic ne se bornait pas à des mélanges sains et utiles, qu'il y en avait dont on pouvait faire un très-mauvais usage; que l'amour mécontent, l'ennui d'un trop long hymen, les fureurs de la rivalité, le désir ardent des richesses, l'appât d'un héritage qui se faisait trop attendre, pouvaient trouver dans leur arsenal des armes fort dangereuses.

La seule nomenclature des ruses de cette femme, si connue au règne de Louis XIV, n'a rien pourtant qui doive surprendre. Pour la plupart,

les complices de la Voisin devenaient ses compères ou ses commères à leur insu. C'étaient les gens les plus considérables de la cour de France, c'était la comtesse de Soissons, c'étaient la marquise de Polignac, la comtesse de Roure. De là seulement pouvaient provenir les certitudes de cette sibylle empoisonneuse. On peut présumer que ces dames, un peu moins discrètes chez la Voisin qu'au cercle du roi, la mettaient au courant de mille incidents si bien fournis qu'ils devenaient la base des horoscopes de la devineresse.

Ses méfaits, ses empoisonnements, la firent tomber sous la main de la justice. On créa le tribunal de la Chambre ardente, et après un procès qui dura quatorze mois, la Voisin fut condamnée à être brûlée vive, ce qui eut lieu le 22 juillet 1680.

Les empoisonneurs, les sorciers, furent poursuivis avec la même ardeur. Une famille italienne, nommée *Trovato*, fut arrêtée et emprisonnée. Elle possédait des secrets, et vendait des philtres et des charmes dont l'arsenic, dit-on, faisait la base.

Le public commença alors à se rassurer quand il vit les plus grands coupables rendre au moins un compte sévère à la justice, et la conscience fut satisfaite à la manière dont les Chambres ardentes faisaient leur terrible office.

Le procès de la marquise de Brinvilliers, dans lequel fut impliqué le chimiste Glazer, celui de la Voisin, qui eut pour complice la Vigouroux, sont antérieurs à celui de la Sicilienne Tofana, qui eut lieu en 1709. Il est probable que les poudres de succession, composés arsenicaux, sortaient du même laboratoire que *l'aqua Tofana.*

Nous avons vu, en effet, que c'est de l'Italien Exili que la marquise de Brinvilliers tenait sa funeste science; or, dès 1659, Tofana avait communiqué ses secrets à de nombreux adeptes.

Quels étaient ces poisons mystérieux? L'arsenic sous diverses formes. L'*aqua Tofana*, notamment, appelée *aquetta di Napoli*, parce qu'elle avait été inventée et employée d'abord à Naples, était une dissolution arsenicale blanche et limpide comme l'eau. Cinq à six gouttes de cette terrible préparation suffisaient pour amener la désassimilation progressive des organes, et par suite une mort lente mais fatale. Le monstre qui l'inventa ne fut arrêté qu'après avoir fait périr plus de six cents victimes! Mise à la question, Tofana ne voulut révéler son secret qu'au Pape et à l'empereur Charles VI, qui se trouvait alors à Rome, où eut lieu cet épouvantable procès. L'empereur en fit part à son médecin, Garelli, et c'est par Garelli que Frédéric Hoffmann en eut connaissance et put en expliquer en sa *Médecine rationnelle* la composition et les effets (1).

(1) Ce n'est pas la première fois qu'il est question dans l'histoire de la médecine d'une eau mystérieuse et malfaisante. D'après Sénèque (*Questions naturelles*), il existait en Thessalie, non loin de la Vallée de Tempé, une eau dangereuse qui tuait les animaux lorsqu'ils en buvaient. Dans les *Sciences occultes*, M. E. Salverte raconte que l'eau de *nonacris* brûlait le fer, faisait fendre les vases de terre et dissolvait les vases d'airain. On la trouvait, disait-on, en Macédoine et en Arcadie, mais pour lui, c'était un composé artificiel, et bien que, d'après Plutarque, elle fût reçue sous la forme d'une légère rosée, la description qu'il en donne semble être celle de « l'Aqua Tofana » qui ne serait ainsi qu'une contrefaçon de la liqueur grecque.

C'est par ce dernier fait que nous terminerons ce chapitre sur l'histoire des poisons et des philtres sous le règne de Louis XIV.

Dans les événements que nous venons de parcourir, nous avons vu que la connaissance de l'arsenic était propagée par les devins, les sorciers qui, sous le nom de *poudre de succession*, l'administraient à ceux dont on voulait se défaire dans un intérêt quelconque. Le sublimé corrosif et l'opium y étaient associés. Les recherches, les analyses chimiques, n'étaient pas encore bien perfectionnées, aussi le plus souvent l'impunité était-elle assurée aux criminels.

Cependant ce siècle vit se produire un mouvement intellectuel qui porta ses fruits dans les sciences chimiques, pharmaceutiques et toxicologiques.

Les Sociétés savantes fondées par Louis XIV, sous l'impulsion de Colbert, son premier ministre, qui en prit la haute direction, commençaient à produire et à donner des travaux sérieux; et vers la même époque on vit paraître une multitude de Traités de chimie appliquée à la médecine et à la pharmacie, résumant plus ou moins fidèlement les connaissances du temps.

Les auteurs dont les traités résument le mieux les connaissances chimiques, sont Lefebvre, Glazer, Lemery. Lefebvre est considéré comme le type des chimistes de son époque. Il fut appelé par Valot, premier médecin de Louis XIV, à remplir la chaire de démonstration du jardin du roi, que Davisson, l'auteur d'importants travaux sur la cristallographie, avait illustrée avant lui. Il fit un ouvrage de chimie qui eut cinq éditions; il a été traduit en allemand et en anglais. Les divisions de ce livre sont fort bien composées elles sont au nombre de trois : la *chimie philosophique*, *iatrochimique*, la dernière *pharmaceutique*.

Vers l'époque de la création de la société royale de Londres, il fut invité par le roi Charles II à venir prendre en Anglèterre la direction du laboratoire de Saint-James.

Son successeur fut Christophe Glazer. Il s'occupa plutôt de toxicologie que de chimie appliquée et proprement dite. Il définit la préparation de la *pierre infernale*, de la *liqueur corrosive d'arsenic* dont il explique les terribles effets. Malheureusement pour lui la toxicologie ne lui porta pas bonheur, car, impliqué dans le procès de la Brinvilliers, il dut sur une accusation de complicité quitter le royaume.

Lemery s'occupa aussi de la toxicologie, et voici la définition qu'il donne des poisons : « *Le poison est tout ce qui peut rompre, détruire la liaison de l'économie des humeurs du corps en en corrodant les parties ou en empêchant le cours naturel des esprits.* »

Il cite comme étant surtout employés par les empoisonneurs de l'époque l'*arsenic*, le sublimé, la ciguë. En en énumérant beaucoup d'autres il passe en revue les antidotes qui sont ceux des anciens. Faisant des expériences toxicologiques sur les animaux, il raconte à ce sujet, l'histoire de deux souris enfermées dans une bouteille de verre contenant deux scorpions vivants. La première souris, qui était la plus petite, mourut un

quart d'heure après avoir été piquée; l'autre, qui était la plus grosse fut également piquée, mais elle se vengea aussitôt, en mangeant les deux scorpions à l'exception de la tête et de la queue; elle s'échappa saine et sauve. Qui ne serait tenté de ne pas voir ici la tradition populaire, qui veut que la piqûre d'un scorpion soit guérie par l'application même du cadavre de cet animal écrasé sur la piqûre elle-même? *Similia similibus egregie curantur* ! Enfin comme complément de ses travaux, citons des observations sur l'antimoine, le plomb, l'huile de vitriol, etc.

Au commencement du XVIII[e] siècle, l'immense retentissement de nouvelles théories découvrit un vaste champ aux expériences et aux conceptions des savants qui l'illustraient. Les travaux de ce siècle sont pour ainsi dire l'avant-garde des innovations qui devaient s'opérer dans les sciences chimiques. L'impulsion était donnée, et la seconde partie du XVIII[e] siècle devait enfanter une chimie exempte de toutes les superstitions et de toutes les absurdités qui pendant tant de siècles avaient entravé cette noble et utile science.

Nous ne poussons pas plus loin cette étude, notre intention ne saurait être de rivaliser avec des maîtres qui ont si bien élucidé ces questions, dans les temps passés et ceux qui suivent le XVIII[e] siècle.

Nous avons pensé toutefois qu'il pouvait y avoir à côté, quoique bien loin de leurs savantes recherches (le *longo intervallo* du poète ne saurait être employé plus à propos), place pour un certain nombre de faits curieux sur un point très-intéressant de la science.

Notre modeste travail n'est pas un traité, mais un simple entretien. Ce sera son meilleur titre à l'indulgence.



CHAPITRE VIII

CHAPITRE VIII.

Appendice. — Résumé.

L'histoire des philtres, charmes et enchantements, doit, pour l'intelligence de son étude, être divisée en trois parties :

L'espace historique compris entre Orphée et le dix-huitième siècle forme lui-même trois périodes distinctes :

1° Temps antérieur à Homère;

2° D'Homère au seizième siècle;

3° Du seizième siècle au dix-huitième.

La première période est en quelque sorte fabuleuse.

La seconde voit l'histoire des enchantements se confondre avec les pratiques de la magie et de l'astrologie.

C'est l'époque romaine, l'époque de la corruption et de l'aberration. Les érudits, les savants ne craignent point d'aborder ce sujet délicat. On pourrait faire dans Celse, Pline, Suétone, Tacite et dans les poètes contemporains une ample moisson de faits intéressants et très-souvent dramatiques, sur l'emploi des philtres et des charmes.

Nommons Méroé, Pamphile, Canidie, Locuste. Ces abominables sorcières avaient de nombreux émules, de l'un et de l'autre sexe; il n'est donc pas étonnant que l'on pût facilement, à Rome, où d'ailleurs les lois prohibitives n'étaient pas si rigoureuses qu'à Athènes, se procurer des philtres empoisonnés, ou les préparer soi-même.

Une tourbe de magiciens, aidés secrètement par l'autorité, Anaxilaüs sous Auguste, Apollonius de Thyane sous Néron, étaient gorgés de richesses.

La Thessalie, le Pont, l'Arabie, en fournissaient à Rome un nombre considérable.

Leur art se divisait en deux branches : la confection des philtres amoureux parfois inoffensifs, et la fabrication de poisons toujours nuisibles. Cet état de choses se continua jusqu'à la chute de l'Empire romain.

Après une lacune irréparable constatée dans l'histoire, nous arrivons au moyen-âge. Là, c'est *la terreur superstitieuse, la sorcellerie, l'astrologie judiciaire et l'empirisme, accentués au dernier degré.*

L'alchimie absorbait les esprits, la recherche de la pierre philosophale empêcha pour un instant le raffinement dans l'art des poisons et l'engouement des charmes. Ce n'est sérieusement qu'à la fin du moyen-âge, que les élixirs, les pommades merveilleuses, les poudres qui donnaient la mort furent composés.

Dans la troisième période, on voit cette connaissance devenir plus complète. C'est le seizième et le dix-septième siècle. La chimie transformera des éléments pernicieux jusque là en possession de mains coupables, en puissants auxiliaires de la médecine.

La lumière se fera, et les savants médecins du temps, forcés par les circonstances d'empoisonnements terribles qui se produisent, deviendront en même temps toxicologues. La société et la science ne sauront qu'en retirer un avantage des plus précieux. C'est le siècle d'Ambroise Paré, de Mathioli, de Mercurialis, d'Ardouyn de Pise, secondés plus tard par les chimistes distingués qui attacheront la série d'analyses et de recherches à la science d'observation, d'anatomie et d'assimilation.

Chose digne de remarque, et de laquelle l'historien se rendra compte sans peine, c'est que les espèces de substances employées dans la préparation des philtres, varient d'une période à l'autre, pour disparaître de l'une et revenir ensuite.

Ainsi, dès la plus haute antiquité, ce sont les *talismans*, les *pierres précieuses*. C'est l'époque poétique, l'imagination supplée aux effets ; c'est l'âge d'or ! Les poètes chantent, le peuple s'amuse, un riant horizon lui apparaît : c'est l'enchantement.

Sous la Rome des Césars, ce sont dès le début les aromates qui entrent dans les philtres, c'est encore une lueur des temps primitifs.

Plus tard, la cupidité, la haine, la basse jalousie, font leur entrée en lice. Alors, comme elles qui n'agissent que traîtreusement, les toxiques font leur apparition : on rencontre l'*aconit*, l'*opium*, la *jusquiame*, la *mandragore*. C'est le crime !

La spéculation et l'industrie sont en jeu. C'est l'*arsenic* sous la forme de sulfure (orpiment), qui s'achetait à vil prix en Germanie, et que des commerçants y allaient chercher à grands frais pour l'employer dans ces abominables préparations.

Le laboratoire de Locuste ne chôme pas ; le Palatin voit, sous la direction de son impérial maître, les cornues de l'empoisonneuse infâme distiller les philtres qui doivent tuer Britannicus, Burrhus et tant d'autres victimes ! (*Première apparition des toxiques mineraux ajoutés aux végétaux.*)

Plus tard l'école des philosophes s'associe à celle des poètes; ce sont les plantes vouées aux divinités mythologiques qui empruntaient à leur caractère olympien les vertus dont on les croit douées, qui servaient à la composition du *philtre enchanteur*.

C'est le *myrte*, consacré à Vénus, qui donne les charmes; la *laitue*, qui procure de doux sentiments ; la *verveine*, herbe de paix et de tendresse; la *mélisse*, l'ennemie de la mélancolie; la *sauge*, qui offre une vie très-longue; le *chou* et la *féve*, que le philosophe Pythagore met au-dessus de toute alimentation; le *laurier-cerise*, qui sert à faire prédire l'avenir, etc.

Le moyen-âge abandonne les plantes inoffensives ; les *solanées*, la *jusquiame*, la *mandragore*, le *datura*, la *morelle*, la *belladone*, reparaissent alors sur la scène : les philtres dont ils font la base sont pernicieux. De là terreur, folie, monomanie, danse du sabbat, légendes et drames. — Médecine sans medecins, sorcières ou bûchers : voici le remède ! Imposture, charlatanisme, rage féroce : voici les effets ; Sorcellerie et démonologie : voici les causes !

Avec la Renaissance c'est l'administration et la composition des philtres, soit dans les préparations culinaires ou les pâtisseries, les *solanées* y jouent leur rôle, mais cette fois associées à l'*arsenic seul.*

L'Italie envoie ses poisons; c'est la magie naturelle, ce sont ses apprêts et c'est son règne. Les philtres sont machiavéliques, leur résultat combiné est utile à la politique.

Cependant n'a-t-on pas exagéré un peu trop la réputation de l'Italie en la nommant *Venenosa?*

Il est certain qu'au seizième siècle et dans les années qui le suivirent, l'empoisonnement était arrivé à une perfection inconnue à la chimie, et que l'histoire a constatée.

L'Italie, berceau des sciences modernes, fut à cette époque inventrice et maîtresse de secrets dont plusieurs se perdirent. De là vint cette réputation qui pesa pendant près des deux siècles suivants sur les Italiens.

Si l'Italie avait alors l'entreprise des poisons subtils dont parlent quelques historiens, il faudrait seulement reconnaître sa suprématie en toxicologie, comme dans tous les arts et toutes les connaissances humaines où elle précédait l'Europe !

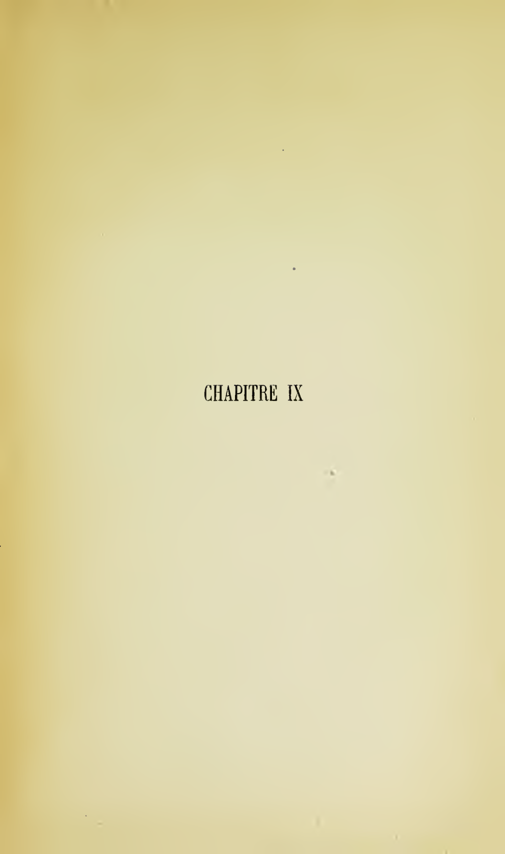
Les romanciers, qui souvent se laissent aller à la passion du moment, en ont si fort abusé, que partout où ils introduisent des Italiens, ils leur font jouer des rôles d'assassins et d'empoisonneurs.

Cependant les crimes du temps n'étaient pas les siens : elle servait les passions du siècle, comme elle bâtissait d'admirables édifices, commandait les armées, peignait de belles fresques, chantait des romances, aimait les reines, plaisait aux rois, donnait des fêtes et des ballets et dirigeait la politique.

D'ailleurs, il est facile de s'en convaincre : la France elle-même, à ses heures aussi bien que l'Italie, a eu ses empoisonneurs.

La science des philtres, jusqu'au dix-huitième siècle, emprunta ses errements au premier âge : l'empoisonnement se montra franchement. L'histoire nous en offre la preuve. Les *solanées* sont abandonnées ou du moins rarement employées, c'est l'*opium*, l'*arsenic*, le *sublimé*, la *ciguë*, qui exercent leurs funestes ravages : témoin les *charmes*, les *secrets*, les *poudres de sympathie* et de *succession*, sortant de l'arsenal de la Voisin, de la Brinvilliers et de leurs complices, trop fameuses empoisonneuses du règne de Louis XIV.

On peut donc se convaincre que dans les trois périodes que nous venons de résumer, la plus ancienne sert de copie à la plus nouvelle (*poison minéraux*), et que la période intermédiaire est à elle seule un type particulier (*végétaux toxiques*).



CHAPITRE IX

CHAPITRE IX

Conclusion.

Nous avons vu alors que la science des philtres et des enchantements, depuis l'antiquité jusqu'au XVIII[e] siècle, emploie un nombre assez varié de toxiques végétaux et restreint pour les minéraux poisons eux-mêmes.

Tant qu'une solide instruction n'eut pas été donnée, tant que des observations certaines n'eurent pas été faites par des gens instruits et compétents, cet arsenal dangereux resta dans les mains du peuple. Nous sommes édifiés sur l'usage qui en était fait.

Mais que d'enseignements on peut tirer de cette modeste étude; l'histoire naturelle, la botanique, la matière médicale même ne peuvent que gagner beaucoup à l'examen et à la discussion des faits qui y sont énumérés.

En fait de matière médicale ou de substances qui s'y rapportent il n'existait autrefois qu'un empirisme capricieux dirigé par le hasard, égaré par les rêves de l'alchimie. C'était, on doit le croire, que ceux qui pratiquaient l'art se disaient inspirés, parce que leurs vues et leurs lumières mettaient leurs connaissances au-dessus de celles du vulgaire.

Néanmoins, dans le champ si vaste de la science, nul travail n'est complétement stérile. Le premier mot a été donné par la tradition, qui elle-même le tenait de l'expérience.

Il faut voir, dans cette mise à contribution des choses de la nature, la pensée divine que partout le Créateur a mis la créature, quelle qu'elle soit, apte à trouver les moyens de vivre et de se guérir, même dans les lieux les plus désolés.

De nos jours encore, les plus grands praticiens n'ont-ils pas recours aux plantes, aux mousses, à des écorces, à des baies, à des feuilles, à des

fleurs? Ce n'est point aventurer un système ou une doctrine de dire : que la première science de l'hygiène est sortie de l'observation des choses de la nature, et que le praticien le plus sage est encore celui qui en fait son étude habituelle.

En terminant ce modeste essai, nous croyons devoir faire remarquer que la tradition seule à pu donner aux magiciens et aux sorciers une connaissance plus ou moins exacte des ingrédients dont ils se servaient.

Tout était en effet confondu dans le fatras astrologique, alchimique, et pharmaceutique de l'antiquité et du moyen-âge; c'est progressivement, et surtout dans les temps modernes, que les préparations ont été analysées et discutées d'une manière satisfaisante.

Ainsi l'introduction de la *Belladone* dans la matière médicale est fort ancienne, ce n'est cependant que vers le VI[e] siècle qu'elle a été nettement distinguée des plantes qu'on employait concurremment avec elles. Il est probable qu'il en a été de même pour le *datura stramonium*, la *jusquiame*, la *morelle*, la *mandragore*, dont les effets ont été étudiés par les médecins arabes dès le XI[e] siècle, non seulement au point de vue médical, mais encore comme servant aux boissons stupéfiantes dont les Orientaux sont si avides.

Les Chinois, ces habiles observateurs ne sont pas peut-être étrangers à la connaissance définitive de ces substances, car la *mandragore* était fort employée chez eux pour produire l'*anesthésie*.

Les Arabes se servaient de la *jusquiame* pour se procurer une ivresse extatique au moyen de philtres faits avec la poudre et la feuille de cette plante. L'observation médicale a aujourd'hui parfaitement défini les effets de ces narcotiques stupéfiants, qui s'expliquent par un trouble momentané de l'appareil nerveux produit par des doses capables de donner des visions, un délire, gai ou furieux.

On peut croire à l'action des philtres, puisque la substance qui en fait la base est soit un poison, soit un remède énergique; mais ajouter foi aux enchantements, c'est une aberration de l'esprit.

Les drogues pharmaceutiques qui servaient à la confection des philtres sont aujourd'hui entre les mains de l'honorable corps des pharmaciens. Ce sont eux les seuls dépositaires de ces substances, qui sagement ordonnées par le médecin, ne servent plus à envoyer l'esprit au sabbat, ni dans des hallucinations par trop excentriques; mais à calmer les souffrances, et à procurer le soulagement aux douleurs; il est certain que s'il était en leur pouvoir de préparer des philtres, ils ne donneraient que ceux qui pourraient fournir sûrement et pour toujours, à ceux qui en feraient usage, la santé et le bonheur possible ici bas !

En effet, comme le disait l'année dernière M. Dumas, de l'Institut : « Les opérations de la pharmacie constituent, on ne le sait pas assez, la meilleure des écoles pour un esprit pénétrant et refléchi. Elles s'exercent sur des productions, provenant des minéraux, des plantes ou des animaux. Elles apprennent à observer les résultats de leur action réciproque, à tenir compte des effets de l'air, de la chaleur, et des dissolvants sur

chacune d'elles, c'est-à-dire, à mettre à profit pour la défense de la vie de l'homme, les matières, et les forces dont il dispose. Elle opposa, pendant de longs siècles, les leçons de chose à l'esprit de système; elle dissipa les rêves de l'Alchimie, présida à la naissance de la chimie moderne, et donna l'essor à l'étude des plantes. Les plus humbles de ses laboratoires, souvent témoins de méditations solitaires et fécondes sur les lois de la nature, ne perdraient ce privilège qu'au détriment de la science et du pays. » (1)

C'est par ces nobles paroles que nous voulons terminer cette étude; à notre avis elles ne sauraient être mieux placées.

Car si des préjugés ont été détruits, si des erreurs ont été combattues, si des inventions nouvelles, des composés médicamenteux salutaires ont trouvé en médecine leur application, ne le devons-nous pas aux savants qui ont illustré et illustrent encore la pharmacie et qui ont doté la sicence de découvertes si utiles au bien être moral et matériel de la France et du monde entier ?

(1) (*Éloge académique de M. Jérôme Balard*).

SOURCES PRINCIPALES

Hœfer. Histoire de la chimie.
E. Salverte. Les sciences occultes.
D'Orbigny. Histoire naturelle.
Latour Saint-Ybars. Vie de Néron.
Rouyer. Etudes médicales sous l'ancienne Rome.
Pouchet. Botanique.
Dulaure. Histoire de Paris.
Gauthier. Essai sur la médecine (temps reculés).
Cabanis. Révolutions de la médecine.
Contes merveilleux d'Apulée.
Ducange. Glossaire.
Pline. Histoire naturelle.
Sénèque. Questions naturelles.
Juvènal. Satires.
Ovide. Les Fastes, livre V.
Schenckius. Observations médicales (1600).
Dictionnaire de Morery.
Suétone. Histoire des XII Césars.
Journal encyclopédique des sciences médicales.
Porta. Magie naturelle, lib. XII.
Cicéron. De Divinatione.
Michelet. La Sorcière.
Rabelais. Garguantua liv. I, ch. XVII.
Bulletin de pharmacie, 1er vol., février 1813.
Paulin de Saint-Barthélemy. Voyage aux Indes orientales.
Elien. De natura animalium, lib. XIV.
Cardan. De subtilitate, lib. XVIII. De *Varietate rerum.*
Journal de Henri III (1587).
Memoires pour servir à l'étude de l'histoire de France. L'Estoile, t. I.
Traité de l'opinion de Gilbert-Legendre.
Histoire littéraire de France.
Traduction de Celse, Dioscoride.

VIRGILE. Eglogues. Pharmaceutria.
LECLÈRE. Histoire de la médecine.
VERDIER. Essai sur la jurisprudence de la médecine en France.
BODIN. Démonomanie.
Encyclopédie théologique.
TACITE. Fragments.
TITE-LIVE. Fragments.
MASPERO et CHABAS. Papyrus Ebers.
PLUTARQUE. Vie des hommes illustres.
Charles de Navarre, par MORTONVAL (I, II).
HOMÈRE. Odyssée.
GUILLAUME DE NANGIS. Chronique de 1317 à 1319.
Histoire de la philosophie hermétique.
Les mille et une Nuits (XXVe nuit).
Histoire des sciences au moyen âge, POUCHER, HŒFER, etc.

TABLE

9273 Imp. Vve Renou, Maulde & Cock, R. Rivoli, 144, à Paris.



